



— Hiver 2011 —

Thomas Spok ■ KoaXK ■ Anne Bourrel

Cécile Alix ■ Mathieu Diebler

Marlène Tissot ■ Rebecca Bluseinstein ■ Sylvain Kornowski

■ Lemon A

Numéro 2



SOMMAIRE

Édito.	3
Fulgure. <i>Sniper</i> de Thomas Spok	5
Aujourd'hui. <i>Les chiens dorment parmi les loups</i> de KoaXK	6
De l'utilité de l'art. <i>Frédéric</i> de Anne Bourrel	8
Fulgure. <i>Un loup pour l'homme</i> de Cécile Alix	10
Scandale ! <i>Le Cercle Pan ! vie et mort et vie :</i> <i>Quand l'État nie l'artiste qui est dans l'individu</i> de Mathieu Diebler	11
Buzz. Anne Bourrel	14
l'Interview	15
<i>Alice l'animatrice</i>	18
<i>Les albondigas</i>	20
<i>Fénix le chien</i>	27
Aux environs. <i>L'autre petite sirène</i> de Marlène Tissot	36
Texte libre. <i>Dans tes rêves</i> de Rebecca Bluseinstein	39
Texte libre. <i>On the road again</i> de Sylvain Kornowski	41
Feuilleton. <i>Hot (3)</i> de Lemon A	46
Copinage.	54

RUBRIQUES - MODE D'EMPLOI

Aux environs : rubrique de proximité dans laquelle l'auteur évoque un événement, un espace ou un élément culturel local réel et identifiable.

De l'utilité de l'art : cette rubrique est centrée sur l'aspect purement utilitaire que l'on peut associer à une œuvre d'art, un artiste, un mouvement esthétique...

Scandale ! cette rubrique se consacre à la polémique. L'auteur y développe une argumentation mordante et implacable à l'encontre d'une cible désignée.

Aujourd'hui : rubrique consacrée aux nouvelles tendances et aux phénomènes contemporains émergeant sur le Net ou dans la rue.

Fulgure : texte court en prose de 1 500 signes, espaces compris (+ ou - 150 signes). Aucune contrainte stylistique ou thématique.

Buzz : présentation et mise en perspective d'un auteur à travers une interview et quelques textes.

ÉDITO

Numéro 2 / Hiver 2011

S'il y a une chose que la littérature fait beaucoup mieux que le cinéma, c'est d'entrer dans la tête des gens. Ce que untel pense quand il referme la porte de la boulangerie pour braquer le petit personnel et embarquer les tartelettes citron, un film ne l'expliquera jamais. Là repose la puissance d'évocation de l'écrit. La description des sentiments, des façons de voir, de concevoir le monde, les clefs déverrouillant les portes de la perception.

Ce numéro de Squeeze investit dans les corps sensibles :

■ Rubrique *Fulgure* : Thomas Spok répond la gourmandise des instincts supérieurs avec *Sniper*, Cécile Alix répond par l'avarice cruelle de l'âme dans *Un loup pour l'homme*.

■ *Un chien parmi les loups*, rubrique *Aujourd'hui* : KoaXK fonce à toute blinde vers la pureté des choses, arrachant le dégueulasse au dégueulasse, patine, prend l'eau et boit la tasse. Dans la pensée possible de ceux, enfants prodiges et insoumis, qui explosent sur l'asphalte.

■ *De l'utilité de l'art* : Anne Bourrel nous transporte, par voix off mentale, dans ces décalages, ces sorties de monde qui font, selon point de vue et temps passé, les tragédies ou les gorges déployées.

■ *Scandale* : Mathieu Diebler raconte les pierres du gouffre, l'opposition des forces, les vents et les aspirations contraires, en bon sauvage accosté sur la jungle des intérêts.

■ Anne Bourrel, encore, qui fait le *Buzz*, se présente en une interview et trois textes incarnés. L'animatrice, le chien d'aveugle et la mère angoissée. Plus d'infos page 14.

■ Enfin, en *Texte libre*, Sylvain Kornowski dispense de l'espoir, de la gentillesse à faire pleurer ; Rebecca Bluseintein photographie le choc des apparences, et Lemon A poursuit son film.

T'as rien compris ? Alors télécharge les anciens numéros. Ici c'est Squeeze revue littéraire en français, gratuite et sans pub.

Bienvenue dans ce nouveau tour de piste.

Ton égérie d'amour,

Quickie Squeezi.

Mon Dieu, la cigarette du matin vaut mieux que d'aller à confesse, et la fumée qui m'échappe est un bien petit péché sous le soleil. Oui, j'en grille une à mon poste. Derrière ma lunette de visée, la vie paraît simple.

Sauf qu'il y a cet illuminé qui traverse la rue comme si les voitures n'existaient pas. Il se ferait écraser que ce ne serait pas plus mal. Et merde. Autant le mettre en joue tout de suite.

La voiture n'est pas passée loin. Veinard, il a esquivé la moto en trébuchant. Hop, une enjambée de plus et le voici sur le trottoir. Une poussette manque le renverser avec toute la grâce requise. Ce type plane au-dessus de nuages chargés à bloc de substances illicites. Pourquoi je le prends pour cible ? Parce que c'est écrit sur son front, que c'est un type bien.

Il s'agit de viser avec soin, à contre-jour et la cigarette au bec. Je me suis entraîné à ça toute ma vie. Le plus facile, quoi qu'on en pense, c'est de choisir la cible, presque au hasard, au gré de l'humeur. Puisqu'il s'agit de se battre alors que le combat est perdu d'avance, ce qui m'intéresse le plus, ce sont les dommages collatéraux. Par exemple, la jeune brune qui fait la queue devant le distributeur, là, elle sera pile dans l'axe, quand notre arpenteur de bitume daignera enfin décoller son gros nez de la vitrine du magasin. Je vais mettre fin à son innocence, le pauvre. Allez. Trois pas... deux... un - blam !

J'en ai le cœur fendu quand je vois leurs yeux vides.

« Alors, tu as fait un carton ?

- Je veux. Un joli couple.
- Tu leur as mis quoi ?
- Un coup de foudre. À l'ancienne.
- Sacré Cupidon. »

Les chiens dorment parmi les loups

KoaXK

Alors c'est ça, la vie de rêve.

Traîner son cul d'chantier en chantier, se bâfrer à côté d'tous ces ploucs, en faisant mine de rire à leurs blagues de putes bigaradées, confondues dans leurs pets, dans leurs rots, savoir seul dans son coin qu'on n'sera jamais autre chose qu'un peigne-cul de smicard sans talent et sans âme, continuer sa journée d'merde à bouffer du ciment et d'la terre molle, les mains dans l'cambouis, les mains dans la chiasse mécanique, rêver d'un bureau chauffé, d'une secrétaire un peu chienne, rêver de vivre comme ces pontes, ces mafieux d'la finance, boursicoteurs en latex Chanel, vivre comme une hyène, attendre 17h30, foutre le camp dans sa caisse de merde, payée à crédit, qui pue pas comme soi-même, mais qui sent salement l'effort de réussite et la prise de tête quotidienne, écouter d'la musique pourrie sur *Nrj*, ou sur *Foune Rade Yo*, peu importe, on fait tous pareil, au fond, bien au fond du confort prolétaire.

Maudire ces petits branleurs diplômés.

Qui eux, ont des «noms», véritables étiquettes, passeports pour la réussite, avec des jobs qui payent, bien, un peu trop, et des places de concert gratuits pour aller voir des groupes de putes islandaises en dentelle. Des connards de bobos en faculté qui aspirent à la vie de voyou, de rebelle, d'anti-cliché. Polaroids sans couilles, tous.

Rentrer dans son taudis de 40m², chialer devant la télé (en silence et sans traces), baiser (et s'apercevoir d'être un mauvais coup), partir chier du sang (avoir peur d'un cancer du cul), fumer des clopes toute les demi-heures et boire de la mauvaise orge, attendre le repas, compote de chiotte, fait de plats micro-ondables dégarnis et de yaourt *Lidl*, tu sais, les liquides qui baignent dans ces gros pots sans images, café-télé-odeur de bite rance, dormir profond

dans un lit trop court, se réveiller toujours trop tôt, repartir au boulot dans sa 206 quasi neuve (penser à c'putain d'crédit, encore et encore, penser à en faire un autre pour les loyers en retard, un autre pour ce canapé qui te manque tant, un autre pour lui offrir une vraie robe, de vraies fleurs, une vraie féminité).

Devenir dingue. Écraser des vieilles, des mioches, des ados putes anti *Hadopi*, sac à dos *Eastpack* à patch *Slipknot* qui manifestent devant la fac, avec des joints tout frais et des *i-Pod* dernier cri crachants leurs merdes synthétisées, des t-shirts fantaisie de chez *Zara*, ou d'autres encore, du Che Guevara, de l'imagerie d'bobo hypocrite, en vérité, un masque de sympathie sur un visage de prétention, des putes en décolletés d'à peine 16 ans, minishorts armés, prêtes à faire feu.

Les écraser, en faire de la purée d'organes, dérapper salement sur leurs gueules blafardes, faire voler ces petites merdes sur l'asphalte, rire fort, rire à pleines dents, se croire dans *GTA*, continuer sa route avec des boyaux déchiquetés dans l'pare-brise, des poumons incrustés dans les jantes, des cervelles collées sur le capot, qui tremblotent sous l'effet du vent. Et puis lâcher son volant, partir droit dans un mur de béton armé.

Rater sa mort et finir légume dans un fauteuil d'occasion, entouré d'infirmières pleines de verrues, de suffisance et d'antipathie, et gober des cachetons pendant des semaines, se faire torcher l'cul (en espérant puer bien fort), voir sa femme partir avec un autre connard, un beau gosse costard faux chic acheté sur un quelconque site maghrébo-russe, cet entrepreneur, qui en plus, est ton ancien patron, celui par qui venait l'angoisse, et qui viendra t'plaindre chez les éclopés, la gueule pleine de rires retenus.

N'en plus pouvoir, se faire sauter à coup d'hydrogène dans les locaux d'hôpital, partir avec tout ces connards d'infirmes et d'cancéreux mourants.



De l'utilité de l'art

De l'utilité de l'art

Frédéric

Anne Bourrel

Il m'a dit, va au musée Fabre, ce vendredi, quatre heures pile, tu y vas, au musée et tu attends devant la vue du village. J'ai rien compris sur le coup. Il est où ton musée, j'ai dit ? Et la vue de quoi ?! Il a tout expliqué. Il est trop fort, le chef, toujours une idée neuve pour qu'on se fasse pas gauler.

Des comme lui, façon, yana pas trente-six. Il a le bac et deux ans de fac, je crois. Alors, forcément, ça le met au dessus de Pamiers.

Bon, je m'y suis pointé, au musée. Il m'avait dit, vas-y comme tu es, moi, je me serais habillé classe, pantalon noir et tout mais il m'a dit, non, le musée, c'est pas l'opéra.

D'accord.

Donc, voilà, je m'y suis pointé. Ticket, s'vous plaît, merci madame, je me sentais tout écrasé par l'entrée, les rayures, la pièce toute grise et noire, on aurait dit un centre commercial un peu chicoss mais j'avais pas vraiment le temps de mater l'endroit comme un touriste, j'avais du taff :

Fallait trouver l'étage, il m'avait dit lequel, et puis marcher dans les couloirs blancs, tellement blancs que j'avais peur de respirer trop fort, et puis le trouver le tablo.

Il m'a dit, tu peux pas te tromper. Un tableau d'un mètre trente sur quatre-vingt-neuf centimètres, avec une petite meuf d'avant en robe froufrou assise devant un pin et derrière elle, Castelnau le lez.

Ah ! C'est ça, *La Vue du Village*, j'ai fait !

On y était et c'est vrai que je l'ai trouvé vite, c'est bizarre, comme si je l'avais déjà vu, ou bien rêvé, ou peut-être qu'ils l'avaient utilisée dans une pub, l'image ?

Bon. J'y étais et en avance en plus.

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu les gens comment ils faisaient, j'ai fait pareil. Regarder le tableau, croiser les bras derrière le dos, s'approcher, s'éloigner, j'ai fait tout pareil. Mais il me restait encore du temps.

Alors, j'ai croisé les bras sur mon ventre et j'ai attendu. Et je les ai vus arriver de loin. Le chef, il m'avait dit qu'il n'y en aurait qu'un. Un seul. Mais ils étaient deux. Pas la peine de faire un dessin, hein, on se connaît tous et si on se connaît pas, on se reconnaît toujours.

Le petit s'est approché de *La Vue du Village*. Il n'a pas regardé le tableau, le grand oui, mais pas lui. Le petit, il a maté autour de lui. C'était vraiment louche, aucun des deux ne semblait avoir le paquet. Pourtant, ça devait être un gros paquet, trois *Desert Eagle* calibre 50, ça se transporte pas dans une poche de veste en djinn. Je me suis planqué et j'ai tiré le premier.

Le trou dans le tableau, c'est pas moi. Je sais tirer. J'ai visé le bras du gros et je l'ai eu. C'est le petit qui a paniqué et il a tiré n'importe comment avec son *Taurus*, le même que le mien, c'est embêtant, pile dans *La Vue du Village*, la mignonne de la peinture s'est pris la balle en pleine tête, l'alarme s'est déclenchée, les gens, évidemment criaient et puis, voilà, finalement comment on s'est fait gauler.

À cause de moi, tout le réseau est tombé. M'ont fait parler, vaut mieux passer. Les flics, eux, z'étaient bien contents de choper toute la bande de Libération du Languedoc Libre. Le LLL qu'on s'appelle, les trois lettres de feu, mieux qu'Allah, dit toujours Walid. Notre truc, c'est pas compliqué, on en a marre de dépendre des autres. On n'a rien à voir avec les Parisiens, le Président et les ministres, les banquiers et les journalistes sans accent. Nous, on veut autre chose : défendre notre terre, y créer nos propres lois. J'ai pas bien compris lesquelles, c'est le chef qui décide, fo le croire, lui, il sait.

Alors, forcément, ça m'a fait encore plus de peine quand ils m'ont dit, au poste, que le tablo, c'était un peintre d'ici très célèbre qui l'avait fait. Frédéric Cakechose, j'ai pas retenu le nom. Et même, ils m'ont dit, qu'il était mort jeune, à la guerre. C'est pas juste, des fois quand même.

Un loup pour l'homme

Cécile Alix

Il sortit avant l'aube. C'était un individu très jeune mais sa carrure massive, l'épaisseur de son encolure et l'impétuosité de son regard dénonçaient la fuite précoce de toute innocence. D'une nature belliqueuse, il aimait provoquer ses congénères.

Seul le chef ne le redoutait pas. Il avait déjà connu quelques effrontés de son espèce. Leurs velléités n'avaient jamais résisté à une bonne correction.

Pour l'heure, une alléchante journée de traque s'annonçait.

Les fourrés frissonnèrent et bientôt la longue colonne des chasseurs s'enfonça dans la nuit. La terre et les feuilles fraîches feutraient leurs pas.

Lui fermait la marche. Le chef en avait décidé ainsi. Il s'était exécuté et allait en bout de file, tout hérissé de rage contenue.

Une empreinte au pied d'un tronc... Il s'approcha, flaira l'écorce : l'odeur de la proie. Il se glissa dans le bosquet. Personne n'y prêta attention.

Il fonçait. Attentif. Quand. Aux abords d'une petite mare : le gibier s'ébattant. Insouciant. Une famille entière !

Ils étaient si gracieux, le mâle, sa femelle et les trois petits qui chahutaient sur la berge, qu'une vague d'excitation agita les mains moites qui tenaient la carabine. Il s'approcha d'eux. Lentement. Ils levèrent les bras au-dessus de leurs têtes. Stupidement immobiles, n'osant défier l'homme blanc. Mais le grand blond au regard féroce. Au regard de loup. Ne tira pas. De peur d'abîmer les magnifiques spécimens.

S'il parvenait à les attraper sans les blesser, ces cinq nègres feraient de très bons esclaves, parole de chasseur d'hommes !

Le Cercle Pan ! Vie et mort et vie : quand l'État nie l'artiste qui est dans l'individu

Mathieu Diebler

Ajout de l'éditeur :

Après y avoir résidé trois ans, le CERCLE PAN! mélancolique et contraint par le propriétaire a quitté la maison du 45 rue du Faubourg du Temple fin juillet 2009 (à Paris). La cour du 45 sera détruite dans les prochaines années. Désormais sans toit, le Cercle Pan! organise des événements hors-les-murs [...]

Cité in blog du CERCLE PAN! <http://panblog.typepad.com/weblog/>

[...] Le contexte de la fermeture du Cercle Pan!, est assez révélateur du phénomène latent auquel les autorités politiques et les défricheurs de lieux sont confrontées. Après la découverte du lieu et la constatation par les pouvoirs publics que le lieu squatté, situé rue du Faubourg du Temple, n'était nullement aux normes requises, la mairie fit toutefois suspendre l'expulsion temporairement, dans la mesure où il abritait une activité culturelle. Trois années, plusieurs dizaines de concerts et d'expositions plus tard, le Cercle Pan! était pourtant définitivement muré, le lieu n'ayant jamais eu les moyens de respecter les normes drastiques exigées par les pouvoirs publics. Une fermeture qui n'aura malheureusement entraîné aucune proposition de relogement artistique pour les occupants. [...]

Cité in webzine Gonzai / <http://gonzai.com/squats-musique-contre-culture-circulez-ya-plus-rien-voir> article par Loic H.Rechi

Vous ne pouvez plus, vous ne voulez plus, avant tout, et êtes la caricature de l'idée déjà pas reluisante que je me faisais de vous, un beau jour, avec votre blue-jeans cool et votre t-shirt et votre barbe cool, vous êtes sans fard, trouillard, refus d'un conflit avec une préfecture, *Je n'aime pas le conflit*, aurait dû ajouter l'architecte en-charge-du-dossier dont le rôle était, c'est précis, d'entrer en conflit avec la préfecture pour aider un endroit de création où le public sortait de chaque événement ravi, enchanté de ce qu'il avait vu,

entendu, de qui il avait rencontré, avec qui il avait ri un coup, de quelles sensations en entendant en vibrant au son d'une voix, d'une corde, d'un battement d'ailes ou d'un roulement de tambour il avait vécu, en vrai, des instants de vie qu'il n'oublierait pas, le public, d'inestimable et il a avec nous perdu la maison chérie demeurant murée, un an plus tard, en un tableau d'une tristesse rare que donne la ville quand elle est morte.

Nous avons ressuscité des pierres et autre chantier achevé, les gars cool de la mairie de Paris changeant d'avis parce que craignant le vent tournant, par simple peur dudit vent l'ont tué encore, meurtrissant de fait la ville de ruines comme autant de cimetières de vies à ciel ouvert, faille, vide, dans la ville étouffante où nous avons logé nos consciences, nos corps, nos arts, nos êtres propres ; à un certain niveau de la vie civile contemporaine, et le niveau est différent suivant l'individu, celui-ci est nié par l'État et sa machine, la bureaucratie, ici la mairie de Paris et le cabinet de son conseiller aux affaires culturelles, l'individu artiste est nié, logé dans une cage et son activité artistique demeure derrière la porte, il n'y a pas de lieu pour l'artiste, on a trouvé une cage pour l'individu, que l'artiste ferme sa gueule, l'artiste a-t-il vu le prix des loyers dans le quartier ? demande le gars cool. L'artiste a vu. Et alors ? Parce que le marché de l'immobilier flambe, l'artiste doit cesser de travailler?

En repartant un peu piteux, elle écœurée, moi perplexe, nous constatons à rebours et à grand regret à quel point la politique locale a un impact sur la vie des gens - et il est si souvent négatif, nuisible à l'être -, à quel point quand le politique lâche, c'est un autre politique dans le bras et le casque du policier qui fait sa loi et alors à quel point le politique, ici, le cabinet, ses membres, son chef, étaient couards et, connaissant la situation et pouvant aider avec aise mais peut-être quelques coups de fils musclés, quelques, deux, trois, rien, un effort, un froissement peut-être, et alors ? À combien en est-on de fracas dans un lieu éphémère au bout de trois années de coexistence avec différents individus ? La clique et le barbu cool décidaient de ne rien faire et d'ouvrir la main comme on laisse tomber une marionnette ; la Maison du Cercle Pan! avait vécu, y compris dans certains mass-médias, comme la preuve que la mairie agissait, avait prise ; or elle l'a lâché sans une voix pour le relater, les journalistes étaient en vacances, le vingt-neuf juillet 2009, voyez, le journaliste était en vacances et les journaux étaient bourrés de trucs idiots pour vacanciers, pas de tracasseries d'artistes même pas gauchistes pour emplir la case journalistique qui déclenche le processus - eussions-nous été gauchistes, tendance de l'Incarcéré, et de son comité Invisible, un journal aurait frappé mais là, non, ils ne veulent rien dire au sujet du président du pays, ils pensent sur une échelle horizontale qui rend l'analyse de l'action présidentielle tout à fait impossible.

Alors nous sommes allés ailleurs cette année étrange, ailleurs chez des tauliers de vrais bistrots, ou bien dans des garages amis pas déclarés, et nous croyions avoir tout vu, mais nous finirions par boucler la boucle bureaucrate avec de véritables écervelés tenant squat comme on tient baraque à bière un soir de fête de la musique, bureaucrates normatifs plus dégénérés encore que ceux de l'Administration de l'État qui ont choisi d'exercer ce métier qui est de créer et faire respecter de la norme parce que eux singent une rébellion mais ne rêvent que d'argent et de reconnaissance et pensent y parvenir en y allant de manière plus sottise que n'importe quel hâbleur de marché vendant des couteaux suisses importés de Grèce avec une seule lame, nous nous sommes cognés au conformisme des squats comme la Gare aux Gorilles qui en va comme de l'époque, hypocrite, sans aucune générosité ni humanité, froide, calculatrice, rentable, et malpolie par-dessus tout car ces abrutis se pensent au-dessus de cette loi non-écrite de tous les hommes qu'un hôte ne traite pas son invité comme un chien.

Malgré la rage et la nostalgie qu'il faut refuser pour se lancer dans de nouvelles aventures excitantes en diable, le Cercle Pan ! survit pour l'individu-artiste.



Nous picorions des olives, dehors, en cette soirée estivale, sous l'éclairage multicolore de notre guirlande à lumignons. Anne Bourrel ne buvant que du *Coca zero*, l'apéro s'étirait sans événement remarquable tant que la nuit ne fut tombée. Car, c'est alors que Plouc, le hérisson de notre jardin, décida de quitter sa tanière en quête d'un bon repas. Nous l'entendîmes fouiller dans les buissons et comme de coutume en pareille circonstance, braquâmes une lampe torche dans sa direction. Nous pensions divertir notre invitée, mais celle-ci, blanche fluorescente, tendue comme un arc, tremblait de tous ses membres, prête à bondir sur la table pleine de bouteilles et de gourmandises.

Anne exhale un mélange de douceur maternelle, d'élégance discrète, d'accent audois et d'autodérision joyeuse, mais ne supporte ni les hérissons ni tout ce qui y ressemble. Et c'est bien, après la fiévreuse analyse de ses écrits, ce qui nous semble émerger : du propre et du bien découpé, du moderne-contemporain-design, avec une pointe de malice et le constant paradoxe de l'absurde. Un souffle léger de chaos dans le bon ordre des choses.

Ici une interview et trois textes dont deux écrits pour le théâtre : *Fénix le chien* -une mini pièce impliquant un canidé récusé par la vieillesse et son meilleur ami – et *Alice l'animatrice*, une autre sorte d'animal, qui réfléchit tout haut sur des airs de Nicoletta. La nouvelle – *Tengo miedo* – décrit les tourments de la maman d'un torero.

Merci de retirer vos souliers avant d'entrer. Et planquez votre chihuahua !



l'Interview

Anne Bourrel, parle-nous un peu de toi.

C'est un exercice difficile.

J'écris depuis longtemps. Mon premier livre est paru en 1996. Un livre texte et images, épuisé maintenant, avec David Robesson, photographe. Il s'intitulait Shakhor, qui signifie noir en hébreu. Les images parcouraient les Pyrénées d'est en ouest, le texte recomposait ce paysage pour en faire une île : Shakhor.

Mon roman Contrebandes, roman sonore, est paru à l'Harmattan en 2002. Une lectrice très border line décide de suivre son écrivain fétiche pas à pas, à travers les rues de Montpellier.

Ensuite, j'ai rencontré Caya Makhélé (éditions Acoria), un éditeur formidable. Un écrivain aussi. Il publie Ahmadou Kourouma, Tierno Monémbo, Isabelle Marsay. Le Roman de Laïd et deux pièces de théâtre Iran, Irae ainsi que Gualicho, sont édités chez Acoria.

J'aime voyager dans les villes. Surtout les villes au bord de la mer comme Tanger. Ce sont des villes faites pour les gens qui aiment les mots, le temps étiré, l'ailleurs, la nostalgie...

J'habite à Montpellier et je fais partie du Total Local Poetic Club initié par Marc Na, un collectif qui réunit des auteurs, des acteurs des photographes, des peintres des danseurs.

Isabelle François a mis en scène deux de mes pièces Gualicho, théâtre flamenco et en mars prochain Pare-brise.

Comment perçois-tu le monde littéraire ?

Mon monde littéraire ? C'est ce qui me tient chaud, me tient droite, m'entoure et me nourrit. Il est fait de livres à lire et de livres à écrire.

Quelles sont tes principales sources d'inspiration ?

Il y aurait tant à dire pour répondre à ta question. La liste ne pourrait être exhaustive. Disons, les événements de l'existence comme les petites choses sans importance apparente et que je retrouve avec surprise en écrivant. Aujourd'hui, j'ai acheté des fraises et ces fruits, va savoir pourquoi, ont été le point de départ d'un texte sur l'inquiétude...

J'aime le corps en scène, c'est une source intarissable d'inspiration. Voir des spectacles de danse, pratiquer la danse (en ce moment le tango), écrire en imaginant des danseurs m'inspire absolument. La danse, c'est un vertige dans le dire.

Quels sont les sujets qui te tiennent le plus à cœur ?

Je, tu, il, nous, vous, ils, elle, elles.

Comment envisages-tu le travail d'écriture, comment procèdes-tu ?

Très traditionnellement : immersion totale le plus souvent possible et quotidiennement au clavier.

Immersion totale, c'est-à-dire que tu as plusieurs vies ? Comment cela se traduit-il dans ton quotidien ? Peux-tu détailler tes secrets de fabrication ?

Immersion totale signifie que pendant plusieurs semaines d'affilée, je ne sors pas de chez moi ; ou juste le strict minimum, pour écrire 10 à 12 heures par jour. J'ai un bon ostéopathe, j'essaye aussi de ne pas oublier mes exercices d'assouplissement. Sinon, le dos, les épaules et surtout les doigts ressortent de ces marathons complètement crispés et endoloris.

Une fois par an depuis trois ou quatre années, je m'isole en Camargue dans le studio que les éditions Au Diable Vauvert mettent à disposition des écrivains qui ont un projet à réaliser. C'est un endroit vraiment propice à la concentration. Au rez-de-chaussée, la maison d'édition travaille, à l'étage, deux écrivains écrivent dans deux studios séparés et individuels. On peut écrire du matin au soir sans être dérangé par personne, la nuit aussi. C'est vraiment un endroit idéal pour l'immersion ! Cette année, j'ai eu envie d'essayer quelque chose de nouveau et j'ai décidé de louer un petit endroit dans une ville étrangère que j'aime pour y écrire, seule, pendant un mois au début du printemps 2011. On verra ce que ça donne...

Tu es présente sur plusieurs formats : nouvelles, théâtre, romans, blog... Travailles-tu de manière différente à chaque fois ?

Oui, et aussi à l'intérieur de chaque genre. Par exemple, les deux nouvelles que Squeeze a choisi de publier, Tengo Miedo et Frédéric, elles ont sans doute un air de famille puisqu'elles émanent de la même caboche mais elles sont tout de même stylistiquement très différentes, non ? Enfin, comme beaucoup, je cherche la formule parfaite pour écrire le plus beau texte du monde...

LOL... mais c'est difficile, voire inatteignable !

Ton style paraît à la fois très oral, en proximité, chaleureux, et très écrit, est-ce un équilibre particulier que tu recherches ?

Exactement.

Tes personnages ont toujours l'air un peu naïfs et bien à l'écoute de leurs émotions, est-ce une manière de reconsidérer la réalité quotidienne ?

Je ne sais pas... Je ne me pose jamais ce genre de questions... Mais si tu insistes... Je cherche surtout qu'un texte donne à voir... quelque chose, une idée, une atmosphère, un désir... Mais le point de départ et le point d'arrivée sont souvent flous. Je dois partir à la conquête d'une terra incognita à chaque fois ; et c'est bien ce qui me plaît... Ensuite, les personnages s'imposent d'eux-mêmes. Ce sont les habitants logiques de ce pays intérieur.

Si je te dis que tu as une écriture ronde, tu plaides coupable ?

Je ne me sens jamais coupable de rien, j'assume tout avec gourmandise. Mais qu'appelles-tu une écriture ronde, au juste ? Si tu veux dire consensuelle et douce, je ne suis pas d'accord. J'ai souvent l'impression au contraire de m'attaquer à la phrase comme une maçonnerie ou un bandit, d'avancer dans l'écrit avec des pioches, des pelles, des couteaux et des revolvers.

Ronde comme la rondeur d'un personnage bon vivant, joyeux, bonhomme, en opposition avec le type sec/froid/triste qui vous met mal à l'aise... Enfin bref, comment définirais-tu ton écriture ?

Charo Beltran qui joue dans Gualicho et Pare-brise, deux de mes pièces de théâtre, dit que mon écriture est impertinente (à prononcer avec son bel accent argentin, s'il vous plaît). J'aimerais bien que ce soit ça ! Impertinente et avec un accent étranger : c'est la manière dont je voudrais écrire. Ceci dit, je ne suis sûre de rien... Mon écriture est encore jeune et il faut du temps pour devenir un bon écrivain.

Anne Bourrel, c'est une drôle de signature, pourquoi ne prends-tu pas un pseudo comme tout le monde ?

Allons bon... Tu penses à quoi ? Ann Bee, Angeline Fougasse ? Poupée russe ? Poisson rouge ? Écrivainpop, peut-être ?! Et qu'est-ce que j'en ferais de mon pseudo ? Tu continuerais toujours à écrire mon vrai nom entre parenthèses !



Anne Bourrel

Alice l'animatrice

Théâtre, pièce courte

Alice, une femme petite et brune, la trentaine, un gros casque sur les oreilles, passe des disques des années quatre vingt sur un vieux tourne-disque. Elle ne laisse entendre que des extraits de tubes démodés. Les disques s'enchaînent rapidement. Elle passe une chanson triste (par exemple « Il est mort le soleil » de Nicoletta) et se met à chanter sur les paroles puis elle se tait et écoute un moment...

Alice :

Le travail, ça n'épanouit pas. Ce n'est pas la liberté. C'est difficile. Et souvent ça écrase l'individu. Ça le compresse, l'oblige à se glisser dans un moule beaucoup trop étroit.

Alice remonte le son de la chanson de Nicoletta quelques secondes puis reprend :

Le travail, c'est con-ton-dant.

Même jeu.

En tout cas, c'est ce qu'elle disait, Isabelle. Ça la rendait folle, elle, le travail. Elle avait tout essayé même des boulots plutôt cool comme secrétaire d'un vétérinaire ou aide-jardinière pour la mairie. Caissière, non, elle n'avait même pas essayé. Pompiste, oui, elle avait travaillé un moment dans la station-service près de l'aéroport. Même dans les boulots qu'elle s'était choisis pour ne pas se faire trop de mal, elle avait toujours fini par craquer.

Ça n'épanouit pas, le travail, elle disait, Isabelle. A l'école, j'y arrivais très bien pourtant, parce que j'aimais apprendre mais au travail... j'ai fini par craquer. Craquer vraiment. Ils m'ont donné une carte d'invalidité et aussi une pension. Après ça allait mieux. Sauf la culpabilité.

Alice remonte puis rebaisse le son de la chanson. Quand elle sera arrivée au bout, elle la remettra encore au début.

Elle disait ça, Isabelle. Après le soulagement de ne plus avoir à travailler, la culpabilité s'est nichée en elle, profondément.

Alice monte le son très fort, le rebaisse.

C'est dommage que la culpabilité... elle aurait été heureuse sinon. Elle aurait pu s'épanouir. Elle faisait du yoga et assistait à un atelier d'écriture une fois par semaine. Elle peignait et elle allait voir un psy gratuit. Mais plus elle vieillissait et plus elle était rongée de la culpabilité de n'être pas au travail comme les autres. Elle plaignait tout le monde : le psy qui n'était pas payé par elle, la boulangère, l'épicière, le boucher, le poissonnier, la vendeuse de la boutique de fringues et même l'écrivain mal publié qui animait l'atelier où elle se rendait tous les mardis, tous ces gens qui travaillaient et qu'elle, elle payait avec l'argent gratuit qu'elle recevait tous les mois du gouvernement. Le psy la rassurait avec des mots qui n'entraient pas jusqu'au cœur d'Isabelle, pas tout à fait, en tous cas pas jusqu'au nid que s'était fait la culpabilité dans le corps d'Isabelle.

Alice monte le son, à peine, le rebaisse.

Elle a vite vieilli... Isabelle... Elle m'a montré une photo d'elle à quarante ans. Un corps en jachère camouflé par un pull trop grand et un pantalon informe, dans les gris-bleu... un visage fermé qui aurait pu être joli pourtant, rond, avec des fossettes aux joues et des yeux noirs très beaux. Les cheveux courts comme un homme.

Même jeu.

Ici elle ne parlait à personne. À moi, oui, beaucoup. Elle n'avait jamais eu d'enfant mais elle avait un gros ventre, comme un buveur de bière. On aurait dit qu'elle transportait dans son ventre tout ce qu'elle n'avait pas pu avaler.

Alice se met à chanter la chanson de Nicoletta à tue-tête pendant qu'elle met sur la platine un autre disque, par exemple Porque te vas. Elle chante, elle fait à nouveau le DJ, on sent qu'elle est fatiguée.

Elle s'adresse à des personnages que l'on ne voit pas :

S'il vous plaît, Bernard, laissez Jacqueline tranquille, elle ne veut pas danser, elle vous l'a dit.

Marie, je n'entends pas ce que vous me dites, avec la musique, là, j'entends rien, parlez plus fort. Attendez, j'arrive !

Alice s'approche, vers l'avant-scène :

Ah ! Vous en avez assez, et bien, ce n'est pas grave, vous pouvez aller dans votre chambre. Jean-Paul, vous voulez bien pousser le fauteuil de Marie jusqu'à sa chambre... ? Non ? Vous n'êtes pas payé pour ça ? Ah ! Eh bien, je... Attendez alors... euh... un instant, j'arrête les disques et puis, je vous accompagne, Marie.

Voilà, c'est fini, la boum est terminée. Façon, c'est bientôt l'heure de passer à table, hein ? Oui, dans une heure, Félix, dans une heure.

Vous vous êtes bien amusés ?

Pas de réponse, Alice les bras en avant comme si elle poussait un fauteuil roulant sort de scène.

Chanson de Gil Non chante Marc Na : Les vieux sont rigolos (en live)

Alice travaille dans une maison de retraite en tant qu'aide-soignante chargée aussi de l'animation.



Anne Bourrel

Tengo miedo

Nouvelle

Pour G. à Madrid

Je suis la mère du torero et j'ai peur. Une trouille mondiale depuis qu'il torée, mon fils.

Il n'avait même pas douze ans et il disait, les vaches, c'est ma vie. On trouvait ça drôle, son père et moi. Et puis moi, j'ai moins ri. Le jour où j'ai vu mon fils, même pas douze ans, il avait le gamin, se faire courser par une grosse vache marron, j'ai beaucoup moins ri. Ils m'ont dit, les entraîneurs, c'est pas une vache, à peine une vaquilla, une toute petite, faite pour l'entraînement des jeunes. Tu feras quoi, quand il passera au manso, ton fils, hein ? J'ai pas répondu, j'ai pris mon gosse par la main, comme quand il avait deux ans et qu'il se roulait par terre dans le supermarché parce qu'il n'aurait pas sa Chupa à la fraise, et je l'ai tiré de toutes mes forces jusqu'à la maison. Au début, il se laissait traîner, ses espadrilles neuves soulevaient la poussière, et il riait avec ses copains, devant tout le monde qui nous regardait, et qui criait des « bouh-bouh » et des « matálo » en se tenant les côtes. Et il riait aussi, mon fils, il me disait, n'aie pas peur, Maman, c'est même pas une petite vache.

Je ne sais pas ce que j'avais imaginé quand je l'ai laissé s'inscrire à l'école de ces gens. Je croyais qu'ils s'amusaient, entre eux, avec des charrettes et des foulards rouges, qu'ils occupaient les jeunes, quoi, rien de mal. Tu parles, une vache énorme, si grosse qu'elle aurait pu donner du lait à tout le quartier. Passé le coin de la rue, le gosse, il rigolait moins. Il essayait de se dégager mais ma peur me faisait tenir bon, ça oui. J'ai pas lâché. J'ai rien lâché, ni la

soupe à la grimace du petit toute la journée devant la télé, ni ses pleurs le soir, à table devant son père qui ne comprenait pas, qui ne comprenait absolument pas et qui, lui, était prêt à le laisser y retourner à l'école dangereuse, celle qui nous rendrait un jour notre fils en charpie, en bouillie, mort ou pire, estropié.

Et le gosse, il est resté à la maison.

Et tous les jours, il me récitait le même poème.

Et je vois pas pourquoi, moi je torée pas. Plus on commence jeune, plus on est bon quand on est adulte. Et ton père, hein, qui est venu d'Espagne pendant la dictature, il serait fier, lui !

C'est pas vrai, il aimait pas ça la corrida.

Si ! Mamie me l'a dit, il économisait pour s'en payer une de temps en temps. Voilà, c'est dans le sang, c'est dans la famille.

Tu sais même pas parler espagnol.

T'avais qu'à me parler quand j'étais petit, tu lui parlais bien des fois à mamie, mais à moi jamais et puis maintenant, je m'appelle Gutierrez par toi et Gomez par papa et je sais même pas aligner trois mots d'espagnol. J'ai l'air malin. Vous avez tout laissé tomber, vous avez tout oublié, vous vous en foutez de l'histoire de vos parents alors que moi, je retrouve les racines et les racines, c'est...

Tu veux une baffe ?

Et puis façon, je l'apprends l'espagnol, moi. Tout seul. Y-a les infos sur le câble et je les écoute. Et puis en seconde langue à l'école, je prendrai espagnol. Tu vois, tu es toujours à me contrarier, je m'en fous d'apprendre l'anglais en première langue. Tu m'as obligé, ça me sert à rien. Moi, je veux aller à l'école des toreros, c'est ma vie, mon destin, mon ambition. Je serai torero.

Non.

Si.

Non.

Si. Et puis, Tu sais combien ça gagne un toréro hein, un vrai toréro comme José Tomas ? Tu le sais ? Pareil qu'un footballeur !

T'as qu'à devenir footballeur.

Ils sont trop nombreux sur le coup, Maman ! À l'école, ils veulent tous faire ça. Aucun ne veut devenir matador de toros !

Il le disait avec l'accent espagnol, une main sur la poitrine, les yeux mi-clos, le menton haut... Matador de toros ! Il m'énervait en plus de me foutre la trouille avec ses histoires de taureaux ! Mais il l'avait attrapé où, cet accent ? Les gens de l'école ? C'était pas dans les gènes, ça ! Ne me barbez pas avec les gènes ! Matador de toros...

Là, il s'arrêtait, il laissait retomber un long silence. Il secouait doucement la tête, il se levait de table et faisait quelques pas en avant, comme s'il allait quitter le cirque sans triompher et puis, il revenait, se rasseyait et il me regardait droit dans les yeux avec ses beaux yeux noirs bordés de longs cils recourbés et il voyait mes larmes venir et il disait :

Maman, je suis un homme.

Et là, ça ratait pas, je me mettais à pleurer comme une Madeleine, fatiguée de cette bataille toujours à reprendre, fatiguée par ma peur qui me collait déjà partout comme un chouïgon qu'on chope dans la rue sous la chaussure et qui vous lâche pas, qui vous lâche pas. Et puis mon mari entrait dans la cuisine déjà en colère, juste comme je m'essuyais les yeux avec le tablier et il se mettait à crier :

C'est pas fini, non, cette histoire !

Et les murs tremblaient, le gosse filait dans sa chambre et le lendemain, ou au mieux le surlendemain, ça recommençait :

Et je vois pas pourquoi, moi je torée pas... et papi et mamie et l'espagnol, et les racines, et tu sais combien ça gagne un toréro ? Et patati et patata.

Un jour, ça faisait déjà six mois qu'à la maison, c'était l'enfer, le même a déclaré :

À partir de maintenant et jusqu'à ce que vous me laissiez retourner à l'école taurine, je deviens végétarien.

Son père s'en est étouffé, c'était sa pire crainte, ça, un enfant végétarien, en tant que boucher.

Oh, tu peux pas nous faire ça, qu'est-ce qu'ils vont dire, les gens ?

Que ta viande, elle pue.

Je ne sais pas si cette gifle-là, on aurait pu lui donner un nom, comme une passe à la muleta, mais en tous cas, elle a fait tomber mon fils de sa chaise et la joue est restée bien rouge toute l'après-midi jusqu'au soir.

Il manquait plus que ça. Un enfant végétarien dans une boucherie !

Il a tenu parole. Il faisait deux petits tas dans son assiette : d'un côté le végétal, de l'autre l'animal. Tout ce qui venait de la boucherie, il y touchait pas. Les entrecôtes de son père : boudées. Tout juste s'il avalait ma compote d'oignons et mes petites pommes de terre sautées. Les tomates farcies au bœuf de l'Aubrac : niet, nada. Il voulait même pas de la tomate parce qu'elle avait trempée dans la bidoche, il disait. Les albondigas, spécialités de la boucherie (on les rejetait pas tant que ça, quand même, hein, nos foutues racines), rien à faire, il les mangeait pas non plus. Et pourtant qu'est-ce qu'il les avait aimées ! Au petit déjeuner, il en aurait mangé de nos boulettes de viandes !

Là, on touchait le fond.

Manu, mon mari, un soir au lit regardait le plafond. Moi, je lisais le journal local mais les résultats de la course camarguaise et les comptes-rendus tauromachiques de la saison, je ne les regardais pas davantage que l'autre grand dadais goûtait à notre viande.

Manu soupirait.

Qu'est-ce t'as ?

J'ai que ça peut plus durer.

La viande ?

Ouais. Ça commence à se savoir.

T'es sûr ?

Ben ouais. Aujourd'hui, la femme du ruraliste, elle m'a regardé droit dans les yeux et elle a dit : une tranche de taureau s'il vous plaît monsieur Gomez.

Et alors ?

Ben, après elle m'a dit : Elle est bonne au moins votre viande ? Y paraît que votre propre fils n'y touche plus ?

Et voilà, ça y est. Tout le monde le sait.

Ouais.

Qu'est-ce qu'on va faire, Manu ?

Ben, ça fait quatre mois qu'il est végétarien, deux mois que le chiffre d'affaires baisse de deux pour cent. C'est énorme. La femme du buraliste au courant, le mois prochain, on baisse de dix.

Il m'a regardé dans les yeux, mon mari, avec ses beaux yeux vert olive, bordé de longs cils bruns et il m'a dit :

Il nous a eus, on doit céder. Mercredi, il y retourne.

Il m'a prise dans ses bras, tendrement mais fermement, et il a ajouté :

Tu es sa mère mais moi je suis son père. S'il veut apprendre les toros, qu'il le fasse mais toi, je ne veux plus t'entendre gémir, te plaindre et dire partout qu'ils vont nous le rendre en charpie, en bouillie, mort ou pire, estropié. C'est compris ?

J'ai rien ajouté. J'ai rien dit et maintenant, onze ans plus tard, voilà.

Je suis assise sur un banc devant Las Ventas, les grandes arènes madrilènes et j'attends qu'il ait fini sa course, mon fils.

Il gagne bien sa vie, le petit, ça c'est vrai, de ce côté-là, il avait raison. De la viande, il en a remangé. Mais des albondigas, jamais plus. Ça lui était resté en travers de la gorge toute cette histoire, il disait.

Sur la place, face à la porte centrale des arènes d'où j'espère le voir sortir tout à l'heure, heureux et triomphant, une oreille de toro dans chaque main, parce que c'est ça qu'il veut, il y a une statue de bronze de deux mètres de haut. C'est celle d'un toréro célèbre, mort au combat, représenté avec son toro et son entourage. Un aussi jeune que mon fils et qui n'aura pas eu de chance.

Ça me donne mal au ventre, je n'entends plus les cris de la foule, ni les

bruits de la ville. Cette statue, on dirait qu'ils l'ont mise ici pour moi. Pour me rappeler que les toréros meurent et que les familles pleurent. Pour nous porter la poisse. J'ai peur. Un jour, ils me le rendront en charpie...J'ai froid

Au bas de la statue, ses vieux parents, son valet d'épée et un ange agenouillé prient pour lui. Le taureau tueur grandeur nature est accroché tout en haut et je ne sais pas comment ça tient, le torero semble voler en l'air, le bras soudé à l'animal, éternellement.

Je suis assise sur un banc devant Las Ventas, je suis la mère du torero. Je vais partout où il va, toujours je l'attends, toujours en dehors des arènes, la plupart du temps assise sur un banc et j'ai peur, j'ai peur, j'ai tellement peur.

De loin, on dirait que le toro et le toréro sont en train de se détacher du socle de bronze et qu'ils vont planer au-dessus de la ville, au-dessus des maisons rouges, des immeubles aux fenêtres carrées, et puis traverser tout le bleu du ciel.

C'est ma peur qui me donne froid comme ça, en plein mois d'août ?



Anne Bourrel

Fénix le chien

Théâtre - Monologue

Quand je l'ai vu s'approcher, le fusil à la main, j'ai compris qu'il allait me tuer. Alors je l'ai suivi car je suis son chien.

Né pour lui obéir.

Depuis, j'attends.

Ma mort, je la sens à plein nez, elle a l'odeur de son fusil, de la poudre, du bois dur et froid dont il est fait.

Elle a le goût de ce terrain vague que mon maître a choisi pour m'abattre, le goût de la terre sèche et des mauvaises herbes.

Pourtant, j'aurais aimé vivre encore, c'est le début de l'été. L'air est chaud sur ma truffe. Des cigales commencent à chanter.

J'espère qu'il ne me ratera pas, je ne veux pas finir boiteux.

Allez, Gustave mon maître, vise-moi bien, ne rate pas ta cible !

Je lui fais confiance. Malgré son handicap, il me visera bien. Il sent ma présence et s'il le faut, je l'aiderai un peu de ma voix. Je suppose qu'il ne veut plus de moi, qu'il en a assez. Les hommes sont ainsi, ils se lassent de tout, il leur faut sans cesse se déplacer, changer de maison, renouveler les objets autour d'eux, renouveler aussi ceux qui les aiment.

Il n'a pas besoin de voir pour savoir, Gustave, il a du flair.

Il me connaît bien, il sait tout de moi. Je suis son chien depuis si longtemps. Mmm... il m'en a pardonné des bêtises... Aujourd'hui, s'il veut me tuer, c'est sans doute parce qu'il y a quelque-chose qui ne passe pas. J'ai dû fauter. Fauter vraiment. J'ai dû beaucoup trop lui déplaire.

Par exemple, je suis bien conscient qu'il en a marre de ma peur des feux rouges. Pourtant, il le sait que je suis daltonien. Je ne vois que du jaune ! Le rouge, le vert, je ne sais pas ce que c'est. C'est comme ça, nous les chiens, on est né avec cette incapacité-là. Je ferais des kilomètres pour éviter les feux. Et dans la ville, ma foi, c'est pas facile. Gustave me dispute souvent à ce sujet, il n'aime pas que les voitures le klaxonnent, il n'aime pas se faire remarquer, c'est un garçon discret.

Ah, non ! Il a fait un pas de côté, non, pas par là, Gustave, pas par là, tu te trompes, je suis ici, ici, oui, là, tu vises bien.

Le chien regarde devant lui, longtemps, cligne des yeux, soupire, pleure un peu, il attend, il se met en boule, puis se redresse, il regarde d'un côté, de l'autre :

C'est sinistre. Jamais je ne l'aurais conduit ici, moi. C'est sale. Il y a des plaques de fer par terre, des tessons de bouteille, c'est dangereux pour lui, il faudra qu'il fasse bien attention quand il rentrera à la maison.

Est-ce qu'il laissera ma dépouille aux vents de ce carré de l'enfer ? Est-ce qu'il creusera un trou pour m'y mettre dedans ? Il n'a pas de pelle. Il ne creusera pas avec ses doigts, je le connais, Gustave. Il est trop précieux. Avant de devenir aveugle, il y a dix ans, il travaillait dans la mode. Après l'accident, il s'est recyclé.

Moi, j'ai toujours été son chien, son chien d'aveugle.

Au chenil, Françoise, nous a bien entraînés. Nous, c'est moi et les labradors. Pour les labradors, d'ailleurs, les feux aucun problème, ça doit être culturel, mais pour nous les épagneuls bretons, c'est autre chose. Génétiquement, on est programmé pour l'action, la course, la chasse, et faut que ça chauffe. J'ai du mal moi, à rester concentré sur les bonhommes et savoir au bon moment quand il faut traverser, j'y arrive, j'y arrive assez bien, la plupart du temps, mais (*soupir*), ça m'épuise.

Je suis épagneul breton par mon père. Ma mère, on sait pas... j'ai seulement hérité de son poil noir légèrement bouclé, de sa taille élancée. Ma double origine, ça me rend différent. Ça me donne un truc en plus, mon propre style.

Mais, dans l'âme, je me sens très épagneul.

Françoise m'a trouvé quand j'étais tout bébé... (*Il parle plus bas*) dans un container, au bas du chemin, près de chez elle. Elle aime les bêtes, c'est sa passion, alors elle m'a recueilli, j'étais tout minuscule, je venais de naître à ce qu'il paraît... elle m'a aimé, (*émotion dans la voix*) et éduqué, au beau milieu des labradors, mes frères de lait en quelque sorte. C'est avec eux que j'ai appris le métier. J'étais tout jeune alors et très motivé.

Oh, là, son coude se soulève, il va tirer ?

Non. Il baisse à nouveau le bras.

Je me souviens, quand j'étais jeune, avant que Gustave n'entre dans ma vie, Françoise nous amenait à la plage. On y allait en voiture dans son gros 4x4 à l'arrière grillagé, on partait à cinq ou six. Ça bougeait drôlement là-dedans, mais qu'est-ce qu'on était heureux ! Elle mettait son ciré vert kaki en hiver, en été elle avait son petit sac de toile et ses lunettes de soleil, aux autres saisons, elle ne prenait rien. On le savait toujours, quand on partait pour la mer, elle souriait, elle sifflotait et on reconnaissait vite fait la direction qu'elle prenait !

Dans la voiture, on lui faisait son concert, on aboyait tous à la fois ! C'était d'un drôle ! Elle, elle disait, allez les chiens, la mer est à nous !

Après, on courait comme des fous pendant des heures, on se roulait dans le sable, pattes et ventre à l'air, on entraînait dans l'eau en gueulant, la bouche ouverte pour avaler l'eau salée qui après nous faisait tousser. L'été, on faisait pareil, mais en moins démonstratif pour ne pas embêter les gens sur leurs serviettes multicolores, sinon Françoise fronçait les sourcils, agitait son doigt devant nos truffes et nous rentrait à la maison illico.

Je me souviens, une fois, y avait un des labradors qui s'appelait Barny. Il adorait les glaces et la crème solaire et une fois, une seule fois, il a pas pu s'empêcher, il a pris la plage à l'horizontale et d'un bout à l'autre, il a bouffé et léché tout ce qui dépassait, les glaces des enfants, les ventres des hommes, les seins pointus des femmes.

C'était d'un comique ! Même Françoise n'a pas pu s'empêcher de rire.

Le Chien rit, puis, il redevient sérieux.

Les labradors, ils m'ont tout appris du métier. Ils m'ont expliqué deux ou trois trucs en plus des cours. Et voilà. J'ai été formé dans les meilleures

écoles. Et l'autre, il est là, en train de me tirer dessus alors que je suis son chien d'aveugle !

Eh, oh, tu sais combien ça coûte un chien comme moi ?! Oh ? Tu le sais ?!

Oui, bon, il doit le savoir, je me calme. Je me couche par terre, je n'en peux plus.

Le chien se perd dans une longue réflexion tout en se rongant les ongles.

Je ne sais pas pourquoi il m'a choisi... Le creux de sa main était si doux lorsqu'il m'a pris le menton, en demandant de sa belle voix musicale : et, celui-là, c'est un bon chien ? J'ai couiné, déjà amoureux, je crois et Gustave a ri, il a bien compris. Depuis, on est ensemble.

Aaah, mais j'y pense... c'est pour ça qu'il m'a amené au chenil l'autre jour. Moi, naïf et confiant, comme toujours, j'ai cru à une simple visite de courtoisie, tu parles !

Il faisait comme ça :

– Alors, Françoise, les nouveaux chiens, ils sont comment ? T'aurais pas un jeune labrador bien dynamique à me montrer ?

Elle :

– On peut voir ça, Gustave, on peut voir ça.

Moi, j'ai juste pensé, c'est pas très poli de parler à un aveugle de cette manière. Alors, j'étais là, à le défendre, à faire plusieurs tours sur moi-même en aboyant, à prendre fait et cause pour lui alors que lui, lui, lui, il était en plein remplacement de vieux chien.

Voilà.

Et puis, zut, je l'ai dit, je l'ai lâché, le mot qui fait peur : vieux, je suis un vieux chien. J'ai la barbiche qui blanchit et mon poil autrefois noir et soyeux devient comme du crin. Je découvre en moi des odeurs nauséabondes qui se répandent dans le salon, il faut ouvrir les fenêtres et mon haleine est si mauvaise que Gustave m'a acheté une petite brosse à dents, un modèle pour enfant avec un Mickey dessus, c'est humiliant, une fois par jour, il me brosse les canines mais comme il n'y voit pas, je reçois du dentifrice dans les yeux, ça pique, et s'il rate encore plus son coup c'est mon oreille ou ma truffe qui sont

grattées par les poils rêches de cet instrument de malheur. C'est humiliant ! C'est la déchéance ! Alors, vas-y, Gustave, tire, tire, vas-y et qu'on en finisse, j'ai froid sur ce terrain vague à attendre que tu tires !

Il se remet dans la même position que tout à l'heure, en boule et puis il se redresse, il regarde droit devant, dans le canon du fusil, rien ne se passe...

Le chien chantonne un air très triste, très grave et puis, petit à petit, une musique s'élève et le chien se met à chanter cette sorte de berceuse :

Mésange, mésange jolie
Mésange ne sors pas de ton nid
Les herbes, les fleurs, les étangs
Cette nuit se sont tout blanchis
Un flocon t'a mouillé le lit
Les autres ont tué tes petits
Mésange, mésange jolie
Ton aile fragile frissonne
L'autre s'est bien alourdie
Mésange, mésange jolie
La neige, en plein mois de mai
Ça pourrait faire douillet
Mésange, mésange jolie
Mésange ne sors pas de ton nid
Demain tout ce blanc s'en ira
Et toi toute tu noirciras
Et toi toute tu noirciras (*sur un ton vengeur*)
Mésange, mésange jolie
Mésange ne sors pas de ton nid (*tempo trop rapide, presque bâclé*)
Et toi toute tu noirciras (*encore plus martelé*)

Le chien termine sa chanson et fait un tour sur lui-même. Puis, il se replace face au fusil.

Je suis un vieux chien, d'accord, mais, après tout, ce n'est pas une raison pour m'abattre. Je retire ce que j'a dit tout à l'heure. Je pourrais encore servir, dans l'animation, par exemple.

Le chien se met à reculer, oreilles basses comme s'il allait prendre la poudre d'escampette. Il grimace. Il s'arrête et se fige.

Gustave, il pourrait se contenter de me faire une niche au fond du jardin, j'y serais bien, je prendrais ma retraite quoi, et puis je vivrais en chassant les

mouches et les papillons. Je suis modeste, moi. Une petite vie simple, ça m'a toujours convenu.

Mais, Gustave n'a pas de jardin ; il vit en appartement. Et moi je suis un chien d'aveugle qui vit, en appartement.

Je ne me suis jamais plaint de rien. Jamais, de rien.

Pas même de ce nom stupide dont il m'a affublé parce que monsieur a des lettres.

Il m'appelle Bouboulov !!

Le chien hausse les épaules, bien haut.

Bouboulov. Il a lu dans un de ses livres qu'il y avait un chien avec ce nom-là, je sais même pas la tête qu'il a ce clebs, ni ce qu'il fait dans la vie, et l'autre là, vlan, il m'a débaptisé, alors que j'avais un très beau nom, pour me donner ce nom de livre. En plus, c'était un chien russe et moi, je suis breton, par mon père.

Pfff.

Avant, je m'appelais Fénix. C'est Françoise l'élèveuse qui avait trouvé ça. C'était l'année des « F » quand je suis né alors elle a écrit Fénix. F.é.n.i.x. Une classe, ce nom ! Une classe. Lui, il a trouvé que c'était une pure faute de goût et d'orthographe, et il m'a appelé Bouboulov, s'asseyant au passage sur ma lettre de naissance. Bye bye le F de noblesse.

Bouboulov pour un épagneul breton, n'importe quoi.

Façon, il préfère les livres à tout. Il passe des heures à la maison à écouter des livres lus, moi, ça m'endort et ça m'énerve. La voix qui lit est toute douce et puis tout d'un coup elle se met à crier, waf, je sursaute, les siestes en hachuré, ça va quand on est jeune, mais à mon âge, l'après-midi, on veut dormir !

Alors le Gustave, il écoute ses livres et puis il y a des gens qui viennent lui en lire.

Sa nièce par exemple, une bien belle pépé, celle-là, mais qui empeste le chat ! Elle lui lit des tas de livres et boit des litres de thé. Elle va au petit coin trois ou quatre fois dans l'après-midi. Je la suis et je m'assois devant la

porte, je l'attends. Quand elle ressort, elle est bien jolie avec la lumière de ses cheveux auburn qui lui encadrent le visage. Elle a l'air sereine, calme, apaisée et je lui souris. Elle me tapote la tête (*le chien se tapote la tête*), elle me dit, bon chien, bon chien, avec gourmandise comme si elle mangeait des sucres et je lui souris. On revient ensemble au salon, je lui colle aux jambes, je me dis que pour une si belle maîtresse, je pourrais m'habituer à l'odeur de chat et même au chat tout entier.

Elle se rassoit, sur le fauteuil près de la lampe rouge que Gustave a fait mettre là exprès pour les lecteurs, parce que lui, les lampes, il n'en a plus aucune utilité.

Elle, elle s'assoit, elle est si élégante que j'en ai mal au bas-ventre et elle ouvre le livre. Sa bouche s'ouvre aussi, en cœur, ses quenottes mignonnes brillent, j'en chanterais à la lune, mais je suis bien éduqué. Je me contente d'un soupir et je m'allonge à ses pieds, la truffe entre les pattes.

Y a le type avec les boots pointus, qui vient aussi. Lui, il lit des poèmes. Je n'ai aucune attirance pour lui bien qu'il soit très sympathique. Il est très grand, mais vraiment très très grand et ça me fatigue le cou de le regarder jusqu'en haut. Heureusement, il s'assoit, comme la nièce, sous la lampe rouge et il lit. Deux, trois poèmes. Il demande ensuite s'il peut se servir un whisky. Gustave dit, bien sûr, mon chéri, tu sais où il se trouve, sers-toi. Le mon chéri passe derrière Gustave, qui s'assoit toujours dans l'autre fauteuil face à la fenêtre pour écouter, il se penche et dans le cou, juste sous l'oreille droite, il embrasse Gustave. Juste un petit baiser déposé du bout des lèvres.

Hi, hi, ça me fait rire, à chaque fois. Je suis très fusionnel avec mon maître, ça me fait des chatouilles. *Il s'ébroue.*

Mon chéri lui lit encore deux ou trois poèmes, des trucs difficiles, ouh là, là. Ils sirotent leur whisky, parce que Gustave en prend un aussi, finalement, et quand ils ont bien lu, ils se lèvent et au bras l'un de l'autre, ils s'enferment dans la chambre de Gustave. Et je sais très bien ce qu'ils font, pas la peine de me faire un dessin, je les entends couiner.

Moi, j'attends, assis bien sage ou allongé en travers de la porte si c'est trop long. Je les renifle sous la porte, il y a une odeur de joie qui m'indique le moment où ils vont se remettre à parler. Le type aux boots pointus allume une cigarette, j'entends le briquet qui claque, la flamme qui consume d'abord le papier puis le tabac. Gustave est bien, il est heureux et je le suis avec lui. Parfois, même, ça m'échappe et je jappe de bonheur.

Après le type aux boots pointus s'en va, ses semelles de cuir claquent dans l'entrée, il s'en va et Gustave reste seul, dans la pénombre. Il lit des textes avec les doigts ou remet un disque de livre.

On reste tous les deux, bien au chaud, bienheureux, je crois. Bibliothèque et canapé, fauteuils en velours, c'est doux et chaud, et on est bien. J'ai mes douleurs qui me font un peu pleurer le soir, c'est la seule chose qui vient déranger nos habitudes.

Et puis, cette bosse dure qui a poussé sur la patte arrière gauche qui ne part pas... Ça me gratte, ce truc, waf, ça me gratte.

Ou alors, ou alors... attends, attends, c'est peut-être à cause du lampadaire. Oh, là, là, je savais pas qu'il m'en voulait encore pour ça. C'est ma seule vraie faute professionnelle, pour des années de service ! Oh, la, là, waw, c'est dingue. Il va me tirer dessus pour ça !!

C'était... au début, quand j'ai commencé à me sentir fatigué. On est sortis, je crois qu'il allait porter un article au journal. Oui, maintenant il est journaliste, Gustave, pour un magazine littéraire bien connu, c'est vous dire, s'il est intelligent. Il avait voulu l'apporter lui-même, enregistré sur un disque de son ordinateur. On y est allés à pied, ça fait une trotte de chez lui au journal, mais il faisait si beau, c'était la première journée du printemps. Il était particulièrement jovial ce jour-là et derrière ses lunettes noires, je voyais ses sourcils danser.

On a pris un trajet que je connaissais par cœur. Par cœur. Et puis voilà, la fatigue, le truc qui me grattait sur la quatrième patte... j'ai eu une seconde d'inattention, une seule et... vlan, il s'est pris le lampadaire en pleine tête. La laisse s'est enroulée dedans, le harnais s'est tordu et Gustave a crié :

– Bouboulov, ça va pas , non ?!

Il y avait une odeur de colère, de feu, moi, j'étais honteux, mais honteux ! Et puis j'avais peur aussi qu'il ne se soit blessé.

Une passante s'est arrêtée, elle nous a aidés à nous remettre en ligne. Je tirais la langue frénétiquement pour faire baisser un peu ma température, j'avais chaud, chaud, chaud de honte et de désespoir. J'avais des larmes plein les yeux. Je sentais que la dame avait une envie terrible de rigoler, mais pas moi, ni mon maître. Ça non.

Et puis, c'est parti tout d'un coup, ils ont éclaté de rire en même temps.

Longtemps. Ils pleuraient de rire. (*Le chien a l'air de pleurer tout court*). Je ne savais plus ou me mettre et la dame, un peu calmée, a dit :

– Faut dire qu'il n'est pas tout jeune, votre chien... vous êtes sûr qu'il ne perd pas la vue ?

Ça les a fait encore rire, ils se gondolaient, tous les deux. Après, ils se sont échangé les adresses et elle aussi, elle est venue à la maison pour lui lire des livres. Elle a bu des verres aussi, de vin blanc, et elle est allée couiner avec lui dans la chambre.

Et voilà. Voilà. Je meurs à cause d'un lampadaire manqué. C'est le comble.

Et pourquoi il ne dit rien ? Pourquoi ? Il est là avec son fusil, j'y vais, j'y vais pas et il ne me dit rien. D'habitude, il m'explique, il est même très pédagogue.

Je comprends pas. Je ne comprends pas.

Alors que depuis hier, j'ai mal dans les reins à ne pas pouvoir me tenir, il me fait venir jusqu'ici pour jouer au balltrap. C'est pas sympa, Gustave, c'est pas sympa.

Ah, il s'approche!

Ah ! Mes frères les chiens, priez pour moi, sauvez-moi !

Il recule à nouveau, mais qu'est-ce qu'il fait ? Je voudrais implorer, implorer, implorer la mort qu'elle me laisse la vie !

Ah ! Il s'approche à nouveau, un pas, deux pas, il me touche du bout du canon (*le chien s'accroupit, se met en boule*).

C'est froid, c'est un tunnel sans fin, je ne veux pas entrer dans la mort par ce tube si froid et si laid ! Ah, mes frères ! Mes frères !

Brusquement, relevant la tête :

J'assume le sacrifice et je meurs en héro.

Il crie :

Feu !!!!

Le chien est soulevé en l'air par la déflagration, puis il retombe, mort.

L'autre petite sirène

Marlène Tissot

Il y a quelque chose de pourri dans son king d'homme...

Copenhague. Soir. Novembre. Le soleil décline. Ophélie s'incline. Comme les blés dans le vent. Courbe des épaules autour du cœur. Le regard perdu au loin. Flou. Vitres embuées, comme ses yeux.

Elle murmure « Je sors ».

Besoin de prendre l'air.

Un pied devant l'autre, la mécanique est huilée. Pas besoin de l'esprit, occupé ailleurs. Depuis les quais, elle remonte : HC Andersens Boulevard. Elle remonte : le temps. Au fil tranchant de ses souvenirs.

C'était cet après-midi. Sur les quais près du port. Ah le porc ! Le fourbe... Sous l'œil du dragon qui tient en sa gueule une lanterne. Il était là. Avec une femme. Belle. Manteau pourpre jeté sur les épaules, les cheveux relevés. Ils se regardaient. Ils se souriaient. Ils se sont enlacés. Et puis il s'est penché vers elle au ralenti. Elle s'est hissée sur la pointe des pieds. Leurs visages sur le point de s'effleurer. Leurs bouches. Leurs bouches nom de Dieu !

Ophélie visionne en boucle le film enregistré dans sa mémoire. La scène brouille ses pensées. Tripes douloureuses. Cœur brisé. Et la jalousie qui lui picore l'intérieur d'un bec affamé.

Elle n'a rien pu lui dire lorsqu'il est rentré tout à l'heure. Son homme. Le sien. Il a jeté son manteau sur le sofa. Comme toujours. Il l'a embrassée. Sur la joue. Il s'est inquiété, lui trouvait un air fatigué. Elle était simplement malade. De chagrin. Derrière le barrage de son silence, les larmes enflaient en raz-de-marée. Et lui qui persistait à être tellement ... tellement comme d'habitude. Les mêmes sourires, les mêmes regards. La même voix profonde et posée.

Depuis quand ? se demande-t-elle. Combien de fois ? Comment expliquer qu'elle n'ait jamais douté de sa fidélité ? Aveugle ? Rêveuse ? Stupide !

Alors, la gorge nouée elle lui a dit « Je sors ».

Besoin de prendre l'air.

Il lui a conseillé de bien se couvrir. Puis il l'a embrassée. Sur la joue. Elle a attendu d'être dans l'escalier pour s'autoriser à pleurer.

Ses yeux sont secs maintenant. Elle ralentit. Les mains dans les poches. Les ongles plantés dans les paumes. Il fait froid. La nuit a pris la ville dans ses bras de glace. Les passants crachent de la fumée blanche. Tivoli scintille sur la droite. De l'autre côté, devant l'hôtel de ville, les monstres vert-de-gris observent, immobiles. Ophélie s'arrête, face à eux, et dans leurs regards absents, elle se perd. Labyrinthe.

Réflexions emberlificotées de pourquoi, de comment, de toujours, de jamais, d'être ou ne pas être l'Unique. Elle repousse les images comme autant de dagues empoisonnées.

Lui penché. Elle sur la pointe des pieds. Leurs bouches offertes, ouvertes, mêlées...

Elle combat le monstre qui enfle en elle. Serpent de haine né d'un trop plein d'amour. Elle inspire, expire, expulse la douleur dans un râle fond de gorge. Le visage tendu vers les cieux, mais c'est en elle qu'elle cherche la réponse. Et maintenant, que faire ? Les quais. Elle avance, le front haut, dressé vers l'avenir, l'infini ou l'ailleurs.

Ophélie serre contre elle son long manteau qui claque au vent. Elle marche d'un pas hardi, en chantonnant la légende du *Tannhäuser*, celui qui séjourna au pays de l'amour et des plaisirs, et puis finit par se repentir.

Elle s'arrête au bord. Juste au bord. À ses pieds les eaux sombres de l'Öresund ondulent en reflets ambrés sous les lampadaires. Elle hésite quelques secondes. Noyée dans ses pensées, elle s'imagine dérivant au rythme lent de la marée. Entraînée au large, entraînée au fond, par ses vêtements alourdis du poids de l'eau, par son cœur gros comme une pierre...

Au fond de sa poche Ophélie triture mécaniquement sa monnaie puis sort une pièce. Pile ou face ? Pile elle s'efface, perdante, résignée, elle plonge. Face elle fait face, refait surface et c'est la vie qui l'emporte. La pièce s'envole, virevolte, brillant d'un éclat moqueur dans les lumières de la ville. Puis elle redescend, cingle le sol en pirouette et s'immobilise sur le verdict. Ophélie n'ose pas s'approcher.

Un ange passe. Non, c'est un homme. Pressé, il avance tête baissée. Il se penche, ramasse la pièce de monnaie et la tend à Ophélie.

- C'est à vous ?

Elle fait non de la tête.

- Alors c'est à moi, sourit-il ! Il empoche et puis s'éloigne.

Ophélie réprime une envie de rire. Nerveuse. Presque soulagée. Elle se demande qui du destin ou du hasard est responsable de cette farce. Puis elle fait demi-tour vers le 302 Christians Brygge. Lorsqu'elle pousse la porte de l'immeuble, elle sait qu'en haut de l'escalier son homme l'attend.

Il y a bien assez d'une petite sirène à Copenhague...



Dans tes rêves

Un songe mouillé de Rebecca Blusestein

Elle sent ses draps bouger, glisser. Leurs peaux blêmes dans la nuit la frôlent, les doigts la reconnaissent, l'obscurité l'enveloppe, tout est doux et moiré, ils sont deux, peut-être les deux facettes d'un seul être, comment savoir, elle-même ne fait qu'un avec eux, ils lui offrent leurs souffles mêlés, un glissement de jambe contre les siennes, un toucher de satin, un silence comblé, un soupir d'aise, un tremblement infime, une main sur ses hanches, l'intensité d'une caresse à peine perceptible, elle bouge, immobile, accrochée à chacune des secondes qui s'égrènent, suspendues, dans un lieu un temps indicible impossible, à peine un micro-mouvement qui la fait ondoyer, chevaucher les brumes effilochées et soyeuses de ses rêves, elle entrouvre les yeux, leurs regards lui sont un écrin, leur blancheur lui est un cocon suspendu dans la ramure de la nuit, où devenir chrysalide est un destin, leurs bouches lui offrent un pur calice où boire sans soif une eau de jouvence éternelle est un festin, leurs corps dessinent un champ de velours, un miroir tactile où se reflète l'intime connaissance des gestes évidents, à peine esquissés, où se révèle l'inutilité des paroles. Ils lui disent juste, Félic, Félic, au creux de l'oreille et elle sourit à l'infini.

Ondine, elle nage, calme et vibrante, le long de leurs peaux à peine effleurées comme dans une rivière parcourue par l'onde d'un désir furtif et renouvelé, puis elle s'envole, elle plane loin en apesanteur, elle étend ses ailes et elle embrase le paysage, elle sent ses draps bouger, glisser sur elle en un mouvement qui la fait frissonner, et elle glisse encore, elle songe, aux jours heureux, aux petits matins enchevêtrés, aux parfums de l'aube, à la douceur

de la nacre sous les doigts, à la légèreté du vent dans ses cheveux, elle ne doit pas se réveiller, c'est sa vraie vie qu'elle vit là, dans cette lenteur, cette grâce, légèrement palpitée, cette sensation délicate, où la suavité et la tiédeur des draps font venir les amants et leurs caresses chatoyantes, leurs soupirs frémissants, leurs mains enveloppantes.

« Madame Dubois, Madame Dubois, on se réveille ! Qu'est-ce que c'est cette paresseuse ? Elle veut pas sa chicorée ? C'est quoi cet air écoeuré ? L'a bin dormi, non ? Pourquoi qu'elle dit pas bonjour ? Oh, elle a fait tomber draps et couvertures par terre ! C'est qu'elle a le sommeil agité cette petite madame hein ! Rhoooo ! L'a encore pissé au lit ! Ben dis donc je la félicite pas Félicité ! C'est pas bien ça, elle me donne du travail ! Faut refaire le lit. Comme on fait son lit on se couche hein. Cette fois -ci, elle y coupera pas hein la vilaine. Allez, on va mettre une petite coucouche à Madame Félicité Dubois. J'reviens, j'vais en chercher un paquet, ça sera pas du lusk, comme on dit . Qu'est-ce qu'elle dit, la petite madame ? Faut qu'elle mette son dentier j'y comprends rin ! C'est un accident ? Elle recommencera pas ? Ben voyons, trois fois qu'elle me fait le coup... Ah pis elle pleure maintenant ! Bon ben comme elle veut, qu'elle pleure, comme ça, elle pissera moins ! »



On the road again

Une touche d'optimisme par Sylvain Kornowski

Peur de rien, j'te dis ! Ils savent pas, eux, ce que ça coûte de se consacrer à ça... T'es là comme un con à réparer des caisses, des motos, des scooters, toute la journée, t'en vois passer des grosses cylindrées, avec de gros bourrins pour les conduire, mais tu t'en fous, tu les regardes, tu te marres... Eux, ils ont quoi ? Des *Suzuki*, des *Yamaha*, des *Ducatti*, des *Honda* ? C'est pas ça, la vraie vie !

Le soir, je prenais mon p'tit bus, je faisais ma p'tite marche à pied, les passants, ils m'regardaient bizarre, tu vois, comme si mes mains graisseuses et noires, ça leur posait problème. Je rentrais, le même appart' depuis vingt ans, ouais, mon gars, vingt ans ! J'm'en fous, je savais ce que je voulais, je rigolais, des fois même que ça devait s'entendre, mais t'inquiète, y'avait pas que ça qui s'entendait, dès que je rentrais, je mettais ma musique à fond ! Et vas-y que je commence par un *Joplin* bien sensuel, j'enchaînais avec les *Stooges* et vas-y que je me déhanche dans ma p'tite cuisine, en cassant mes deux œufs au plat, mon repas du soir, le même depuis vingt ans, eh ouais ! Putain, mais au moins, la sono, c'est pas de la merde, cent-vingt watts ! Alors, quand je lance *La Grange*, laisse-moi te dire que les murs tremblent, ils s'imprègnent, ils fondent... et après deux, trois, ou les mauvais soirs, quatre morceaux de musique, je suis plus là, je suis plus dans mon deux-pièces miteux, je mets mes bottes, des vraies, j'te dis, je les enfile avec une sorte de... de quoi... ? Le sens du sacré ! Ouais ! Et je ferme les yeux, et j'y suis...

Et puis, y'avait les dimanches, à partir du printemps et jusqu'à la fin de l'été, là, rien que pour les entendre, je prenais deux bus différents, plus d'une heure de trajet pour y aller, les voir, leur parler, échanger, on se comprenait,

ils me comprenaient, ils savaient qui j'étais, ils m'attendaient même des fois, tu parles qu'ils me connaissaient, ça m'est arrivé de les toucher, leurs bécane, sur l'esplanade du château de Vincennes, j'y jetais un œil, je prenais presque toujours mes outils, je serrais des boulons, mais ce qui me faisait vibrer, c'était le contact avec la machine. On se saluait, j'me marrais toujours, je savais que mon tour viendrait. Les filles étaient sympas avec moi, on se claquait la bise, y'en avait même une qui me tapait dans l'œil, Jessie, qu'elle s'appelait, je n'ai jamais su son vrai prénom, mais j'm'en fous, la roue tourne, et moi, je la regardais tourner, ma roue, comme je voyais leurs roues tourner avant de ne les plus voir du tout, dans un tonnerre de tous les dieux, et ça vrombissait à t'en décoller les tympan, à t'en foutre des acouphènes pendant une semaine.

Ça m'a pris vingt ans, vingt ans d'économie. Et puis, un jour, la somme était là, de côté, amassée patiemment. Quand j'ai reçu mon relevé, j'en croyais pas mes yeux, les cinq chiffres s'affichaient, plus encore que ce que je voulais, je pourrais même me payer le cuir. Mais j'ai encore attendu. Quand on a attendu vingt ans, c'est pas tant que tu peux encore attendre, c'est que t'es devenu plus sage... Non, sage, c'est pas le mot, putain que c'est pas le mot... ! Disons que tu te prépares... J'suis allé voir mon boss, un mec cool, un ancien mécano comme moi, je lui ai expliqué que j'avais besoin de prendre quelques jours, peut-être quelques semaines, il m'a souri, il m'a dit comme ça « ça fait combien de temps que tu bosses pour moi, hein ? quinze, dix-huit ans ? T'as jamais pris un congé, jamais tu t'es plaint, t'es un mécano en or, mec, je sais pas ce qui se passe dans ta caboche, mais je me dis que si c'est une gonzesse, elle a su te faire de l'effet pour que tu t'éloignes des machines, profite, mon bonhomme ! Profite ! Je t'ai jamais vu avec ce p'tit sourire, alors, vas-y, fonce ! ». Je crois pas qu'il savait quoi que ce soit de ce qui se passait dans ma caboche, mais j'ai foncé, ça, ouais !

D'abord, j'ai vérifié si le stage de conduite existait toujours, eh ben, ouais, toujours là, normal, des stages pour t'orienter dans la conduite d'une telle bécane, t'en as pas des centaines... Ensuite, j'ai tout éteint dans mon p'tit chez moi, je me suis acquitté de deux mois de loyer, au cas où, mais bon... j'me connais, mec, et l'heure était arrivée, la roue avait tourné. Je me suis rendu à ce stage, une petite chambre d'hôtel à côté de la piste d'entraînement pour y passer quelques jours, et continuer à entendre les moteurs qui déchiraient la nuit. J'en avais les cuisses rouges à la fin de la journée, et alors ? Qu'est-ce que je pouvais m'en foutre, de ça, des irritations, après cette attente ? C'était même une satisfaction, parce que, au bout de trois jours, j'avais plus rien, comme si la peau s'était tannée à cet endroit... Tu savais, toi, que ça pouvait se tanner, cet endroit ?

Au stage, j'en ai reconnu une demi-douzaine de l'esplanade du château

de Vincennes, certains me remettaient, d'autres non, tu m'étonnes, c'est que j'étais plus le même, j'étais passé de l'autre côté du miroir, mon p'tit, j'avais plus la même gueule, mes mains étaient propres, je m'étais acheté le cuir, pantalon et blouson, je claquais comme t'as pas idée, ceux qui me reconnaissaient étaient heureux pour moi, on a bu des bibines ensemble, je leur ai expliqué comment j'avais attendu vingt ans. Ça leur a plu, à tous, ils sont venus au bar, ils étaient plusieurs dizaines à la fin de la nuit, y'avait aussi Jessie, je crois pas qu'elle m'ait reconnue, elle s'en foutait, elle était avec un gars qui avait une « *Héritage Classic* », un beau modèle, restauré, il était sympa, mais pas avec elle, si j'ai bien saisi. Ils m'ont posé des questions, je leur en ai posé aussi, je suis rentré ce soir-là dans le club, et heureusement. Au p'tit matin, y'en a même un qui m'a raccompagné jusqu'à l'hôtel.

J'ai suivi leurs conseils deux jours après la fin du stage. Je suis allé voir un certain Manni, qui travaillait dans un garage près de la porte de Pantin, c'est avec lui que ça allait se passer, que j'allais trouver ma merveille. Il m'a emmené, à bord de sa fourgonnette, quelques heures plus tard, à la fin de journée, en banlieue parisienne, chez un de ses amis, qui possédait le bijou absolu : une *Harley Davidson 1450 FLHR Road King*, un vieux modèle entretenu avec un amour visible, comme celui de Jessie pour son gars. Le propriétaire habitait une bicoque simple et propre, la *Harley* détonnait avec l'aspect rustique de tout ça, il m'a filé les clés, j'ai actionné le moteur, mes cuisses se sont rappelées de ces irritations, il m'a laissé faire un tour, seul. Mon destin s'accomplissait. Ma roue était au plus haut. Je devenais un *Biker*. Je suis revenu une demi-heure plus tard, échange de chèque, photocopie de papiers d'identité, mais le proprio n'en a pas voulu, des copies, il m'a dit qu'il faisait confiance à Manni qui m'a souri. Il m'a donné la carte grise, il était plutôt satisfait, je ne voyais pas, je ne vois toujours pas pourquoi. Sans doute sa duchesse qui devait le harceler pour qu'il la lâche, il devait aimer la machine plus que la femme, mais on ne finit pas sa vie seul avec sa moto. Il m'a demandé si je voulais une bière, il n'avait que des brunes, il m'a dit, j'ai refusé, alors il m'a dit « Bonne route ! ». Et j'ai pris la route.

Voilà !

J'y étais !

J'avais ma bécane, rien qu'à moi, ma vie d'avant derrière moi, qui fusait comme ma beauté avalait l'asphalte, mes membres vibraient à l'unisson du moteur, mon blouson en cuir me tenait chaud, mon pantalon en cuir me faisait transpirer, mes bottes, mes *Santiago* modèle 1983 tapotaient sur l'embrayage de la *Road King*, de MA *Harley*, je vivais, putain, j'étais enfin en vie ! Plus de question de vingt ans d'attente, plus de privations, plus de perspectives, plus

rien que maintenant, là, le moment, quoi, mec, tu réalises juste que tu respirez, que tu es vivant, que ta moto déboule sur le goudron de l'autoroute 6, toujours sur la voie de gauche, parce que tu les tailles tous, tous, sans exception, j'étais l'incarnation de ce que j'avais toujours voulu, et je le vivais. J'écoutais ma musique, *La Grange*, encore et encore. J'aspirais l'air qui se faisait rare, à travers le lourd casque que m'avait offert l'ancien proprio, mais j'aurais pu ne pas respirer, c'était pareil.

Je l'ai pas vu déboîter. Pourtant, ça se loupe pas, un 33 tonnes. Eh ben, si, je l'ai loupé. On m'a raconté, après, qu'un connard s'était rabattu sur la voie de droite après s'être aperçu qu'il s'était trompé de sortie, le 33 tonnes a voulu l'éviter et a oublié de mater son rétro. Cinq semaines de coma. Les roues du camion ont frotté ma jambe droite, le genou droit n'a pas tenu et a cédé, la moto a été déportée sur la rambarde de sécurité, qui a frotté ma jambe gauche, le genou gauche n'a pas tenu non plus, et puis, la moto s'est allongée après que j'aie j'eus effectué un saut de plusieurs mètres, j'étais déjà évanoui, on m'a juste raconté que je me suis encastré dans le pare-choc d'une *Honda*.

Même pas mort.

Mais plus de jambes.

Et qu'est-ce que tu crois que j'ai fait après tous ces mois, plus d'un an, presque deux, putain ! Dans un hôpital, après avoir ingurgité des centaines de cachets de morphine, après avoir à nouveau attendu ?

J'ai appelé Jessie, et Manni, et tous ceux qui m'avaient filé leur numéro, que j'avais gardés dans mon portefeuille aux couleurs du Club des *Harley Davidson*. Ils sont venus me voir, ils m'ont dit qu'ils projetaient de faire un trip sur l'Europe du Nord, rejoindre le Club à Stockholm et ensuite direction la Russie. Ils m'avaient préparé une surprise, t'y croiras jamais ! Moi, oui, j'y ai cru, parce que c'est ça, le Club ! Manni avait été alerté dans l'heure de mon accident, tu sais, des *Harley* qui se crashent à vingt bornes de chez son pote, y'en a pas des caisses. Il a récupéré la bécane qui était défoncée, il la travaillait tous les soirs, il l'a réparée en six mois, et il l'a donnée au Club. Ils m'ont montré d'abord des photos de l'installation qu'ils avaient réalisée pour moi, rien que pour ma gueule de *biker*, mec, rien que pour moi ! Un siège collé sur le siège arrière de ma *Road King*, quatre ceintures de sécurité qui partent des cuisses et remontent jusqu'aux épaules. Oh putain, j'te jure, j'en ai chialé ! Jessie, elle aussi, elle était là. Quand je l'ai vue dans ma chambre, j'ai compris que ma roue avait continué de tourner dans le bon sens. Elle n'était plus avec son gars, elle était venue me voir, et quand les autres sont partis, elle est restée. Elle avait apporté des bières, des blondes, tu parles que maintenant,

je pouvais boire, alors, j'ai bu. Et quoi ? Tu crois quoi ? J'ai dit que ce fichu camion avait broyé mes jambes, pas ma queue, et mon cœur, il palpète toujours autant, il croit qu'il pompe toujours sept litres de sang, alors quand je bande, crois-moi, Jessie, elle en a pour son compte, et on aime ça, « on » !

Ils ont fait comme ils ont dit. Trois semaines plus tard, Jessie en tête, ils sont venus me chercher à l'hôpital, ils m'ont installé sur mon siège, sur ma *Harley Davidson 1450 FLHR Road King* flambant neuve, rutilante, pilotée par MA Jessie, ils m'ont rendu mon blouson cuir, le reste, plus besoin... Et on est partis, mec ! Sur les routes, à cinquante motos, au départ. Et plus on avançait, plus mon histoire leur plaisait, à tous, à tous les clubs qu'on croisait, on buvait des bibines jusqu'à ce que ma panse éclate, je baisais avec Jessie jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, et le lendemain, des dizaines de *bikers* nous avaient rejoints. Nous partîmes cinquante, et je te dis pas combien nous arrivâmes ! Tu crois quoi ? Que, parce que j'ai pas de jambes, ma vie, elle est pas *haw haw haw haw* ? Pffft, laisse tomber, gars, la roue a tourné pour moi, mon temps est venu, je suis le roi de la route ! Je suis le *King of the Road, yeah motha'fucka* ! Et je ne me lasse jamais de l'écouter, cette putain de chanson que j'aime !

*Rumour spreadin' a-'round in that Texas town
'bout that shack outside La Grange
and you know what I'm talkin' about.
Just let me know if you wanna go
to that home out on the range.
They gotta lotta nice girls ah.*

*Have mercy.
A haw, haw, haw, haw, a haw.
A haw, haw, haw.*

*Well, I hear it's fine if you got the time
and the ten to get yourself in.
A hmm, hmm.
And I hear it's tight most ev'ry night,
but now I might be mistaken.
hmm, hmm, hmm.*

Ah have mercy.



Le Feuilletton

Le Feuilletton

Small (Hot - 3 ème épisode)

Lemon A

- 05 avant VP

1

Ma cage thoracique hurle de douleur. Elle me bouffe les chairs de la poitrine. Depuis plusieurs jours je peine à trouver le sommeil. Le *Lexomil* a rendu les armes et j'accumule le poids des nuits d'éveil. Je dois changer de rythme. Mes amis renvoient des airs contrits et ma mère se fait un sang d'encre. Elle fond en larmes quand elle me voit. Depuis plusieurs années je ne sers plus à rien, l'administration et l'opinion publique me chient dessus et même ceux qui me ressemblent le plus me considèrent comme un trou à merde. Et dans ma propre tête, je pense exactement pareil.

Aujourd'hui je décide d'arrêter. Je me rends au dispensaire d'une association humanitaire. Je patiente une heure et demie avachi entre deux clandestins moldaves et une famille algérienne. Des enfants ont le teint jaunes. Devenir *clean*, transparent. Le médecin retraité apparaît sur le seuil. Il écorche mon nom. Il me précède dans un cabinet rudimentaire : carrelage et peinture défraîchie, des couleurs acidulées ou fades, un bureau en ferraille et une table d'auscultation élimée. Le vieux médecin est assisté d'un éducateur à demi écroulé sur un angle du bureau. Je me déshabille, je passe les examens nécessaires à l'établissement du bilan de santé. L'éducateur se nomme Paul et doit avoir mon âge : trente ans. Paul m'interroge : sur ma situation sociale, la Couverture Maladie Universelle et mes consommations de drogues. Je prends à peu près toutes les défonces disponibles en magasin. Je préfère quand même les stimulants, cocaïne et ecstasy principalement, amphétamine à défaut et de

l'alcool en accompagnement ; du *shit* et du tabac évidemment. J'utilise parfois des opiacés pour amortir les descentes, rachacha ou héro. Je ne me pique pas, je fume, je gobe ou je sniffe, plusieurs fois par semaine et beaucoup le week-end. L'éducateur dicte l'ordonnance au médecin : 8mg de *Subutex* quotidiennement pendant quatre mois. Il dit qu'on réduira les doses progressivement.

Le lendemain je me rends dans une pharmacie du centre-ville. Je fuis les yeux de l'employé. Je laisse fondre un premier *Subutex* sous la langue. Le truc me pourrit toute la bouche et me tord les boyaux. Les jours suivants je souffre de stress et de nervosité. Je me réveille sur un matelas trempé de sueur, je prend des douches et des bains chauds. Je ne vois personne à part les cons de la télé. Le *Subutex* tempère un peu mon anxiété. Les semaines suivantes je poursuis le remède et la déprime. Je deviens comme une taupe, enterré. Mon dealer et mes potes de défonce se manifestent à plusieurs reprises sur mon portable mais je ne réponds pas. Un matin, je ne sais pas pourquoi, j'écrase le comprimé de *Subutex* et je l'inhale en trait. J'ai l'impression que ça me soulage mieux de cette façon là. Alors je recommence le matin suivant et finalement je me retrouve à sniffer du *Subutex* tous les matins. Les semaines passent, je ne parviens pas à réduire les doses. Le vieux médecin et l'éducateur affirment qu'il faut être patient, mes amis ont d'autres chats à fouetter, ma mère m'encourage à trouver du travail. Toutes les quinzaines on me délivre une nouvelle ordonnance. Au bout d'un moment, je ne sais pas combien de temps, je réalise que je suis complètement accro au traitement. Je réagis. Pour arrêter le *Subutex* on me prescrit du *Skénan*.

2

Le téléphone sonne. J'habite un pas de porte donnant sur une ruelle. Une barre d'angoisse m'étreint l'estomac. Je décroche en me calant sur le rebord de la fenêtre grillagée.

Dans le combiné : une voix inconnue, masculine, latine, autoritaire.

«Bonjour, Monsieur Cardan ?»

Cardan est mon nom civil mais, en vérité, on m'appelle Small, en raison de ma petite taille et parce que, chez moi, tout semble restreint, mes bras, mes jambes, mon torse, ma tête. Je ne suis pas un nain, je suis comme le modèle réduit d'un type normal. Monsieur Cardan pour le monde hostile. Philippe Cardan sur les registres et les ordonnances médicales.

L'homme enchaîne : «Monsieur Cardan, c'est très important, je suis un ami de votre père, votre père est décédé Monsieur Cardan, il est mort avant-hier »

Mon père a toujours été un fantôme pour moi, une probable raison psychologique de mon problème avec les drogues et la vie en général. Je ne l'ai jamais connu, jamais vu, je ne connais même pas son nom. Peut-être qu'il m'a manqué pendant ces années où je vivais chez ma mère, en fils unique, peut-être qu'il m'aurait aidé.

« Mon père ? ». Au-dessus, à l'étage, un voisin profère des jurons racistes, je crois qu'il insulte son chien en le traitant de sale négro. Il lui manque une case au voisin, on l'entend gueuler régulièrement. Je préfère l'éviter.

« Oui votre père, je suis un ami de votre père » me répète l'homme, « il faut que je vous rencontre Monsieur Cardan ».

3

Ma mère me fait vomir. Des cheveux courts, un gros cul, un jean à ourlets et des tennies informes. Elle est absolument remplie de ce côté béni-oui-oui qui vous reprend quand vous avez oublié de dire merci ou s'il vous plaît. Et qu'est-ce qu'on dit ? Ma mère déteste la vulgarité, elle ne possède aucun sens de l'humour. Sa vie défile comme une campagne pluvieuse, sans sexe, sans aventure, sans rien de pétillant. Elle écoute France Culture et elle travaille à la DDASS. Elle ne sait pas cuisiner. Elle fait des nouilles auxquelles on ajoute un peu d'emmental. Elle n'a jamais voulu me dire qui était mon père. À présent il est décédé.

Ma mère trempe son sachet de thé dans la tasse, du thé avec du lait et des tartines de beurrés sur du pain de mie grillé. La table en formica de la cuisine n'a pas changé depuis ma naissance. Vert clair. Le thé n'a pas changé et les tartines non plus. Elle me regarde avec ses yeux de limace. Je devrais la plaindre parce que la situation a évolué et pas elle. Je pose des questions sur mon père, elle répond à côté. Elle voulait un enfant. Je ne suis pas un accident. Je suis un enfant unique, élevé par une mère seule, moraliste, aimante et pieuse ; imperméable aux couleurs de l'univers.

Je me défonce parce que je déprime et je déprime parce que je me défonce. Je suis comme une balle éternellement renvoyée par les deux murs qui se font face. Je tourne en circuit fermé. Du point A vers le point B et du point B qui me ramène sur le point A. Et le coup de fil de ce type qui m'ouvre une perspective. Comme s'il avait percé une fenêtre. Ma mère boit son thé et me

relance sur ma recherche d'emploi. Elle aussi tourne en circuit fermé.

J'en apprendrai plus demain, j'ai rendez-vous avec le type chez un notaire.

4

Dans une cuillère à soupe, je mélange l'ammoniaque et la coke. En chauffant par en-dessous, l'ammoniaque vire les produits de coupe et il ne reste que des petits cailloux brillants et translucides de cocaïne pure : le *freebase*. Je dépose les cailloux sur le foyer d'une pipe à eau et j'aspire profondément. Je garde la fumée dans les poumons le plus longtemps possible et puis j'expire. Champagne, vent doux, ressac et plénitude. Le truc simplement bon. Mais l'effet ne dure pas : quelques minutes de perfection et le plaisir reflue vers la frustration du moment idéal.

Je sors de l'étude du notaire dans le même état de béatitude qu'en montée de *freebase*. Mon père est l'oncle d'Amérique, immensément riche et moi, je suis son unique héritier. Un stock d'or, plusieurs comptes bancaires dans plusieurs paradis fiscaux, des propriétés luxueuses, des produits financiers, mon nouveau patrimoine. Je suis plein aux as maintenant. Je suis heureux.

Mon escorte commandée par le type du téléphone, l'ami de mon père, un homme de sa génération, sobre/élégant, ouvre la route jusqu'à une *Porsche Cayenne* noire aux vitres teintées. Des rafales de vents sifflent dans la rue déserte. Des feuilles de journaux et des sacs en plastique se soulèvent du sol. La végétation plie, des volets claquent.

« On part en Italie » me crie le type pour couvrir le bruit du vent « sur vos terres, Monsieur Cardan ». Il s'installe avec moi à l'arrière du 4x4 et me présente aux gardes du corps.

5

Rien n'est plus assommant que les mornes plaines italiennes entre Turin et Milan. L'autoroute se déploie comme une strie en béton armé forçant une platitude jaune pisse. Des bâtiments vétustes, sans aucun charme, servent de dépôts ou d'unités de production.

Notre 4x4 file sur l'asphalte rapiécé. Je regarde autour de moi et revois ce qui n'existait plus avant d'entrer chez le notaire : le monde réel. Un élan de compassion me serre le cœur. Pauvres types, pauvres filles, pauvres enfants survivant parmi la ruine et les décombres. On dit que les drogués dépérissent et qu'il faut les soigner mais c'est plutôt l'environnement qui se dégrade.

Les grammes de poudre émoussent les narines du romantisme, de la joie de vivre, de la chaleur humaine. Des clochards shootés à la piquette agonisent sur nos trottoirs, des mères de familles gobent des médocs par lassitude.

Mon ange gardien s'appelle Gianfranco Papparazzi. Il m'informe que l'enterrement du père est prévu pour le lendemain : cérémonie à l'église de Cusino, dans la région des lacs, puis je me joindrai aux porteurs du cercueil, en tête du cortège, qui se dirigeront vers le cimetière.

« Il faut être prudent, votre père était un homme très influent, tout le monde connaissait sa fortune ». Papparazzi insiste : « Ne vous séparez jamais de vos gardes ».

Mes gardes : à l'avant de la *Porsche*, un garçon et une fille d'une vingtaine d'années, impassibles, le regard fixé sur la route, barré par des lunettes de soleil. Pas des armoires à glace, plutôt des cobras surgissant de la boîte. Ils n'ont pas décroché un mot lorsque Gianfranco nous a présentés, mais j'ai noté leurs noms dans un coin de mémoire : Hot et Lentar Dior.

6

Cusino abrite quelques deux cents âmes, à flanc de montagne, entre le lac de Côme et le lac de Lugano, eux-mêmes distants d'à peine vingt kilomètres. Cette région des lacs, au nord de l'Italie, aux frontières de la Suisse et non loin de l'Autriche flirte avec le massif alpin. Mélange d'étendues aquatiques, de verdure franche et de reliefs boisés. Tout autour des lacs, de riches propriétés rivalisent d'opulence et renvoient, avec les vieux hôtels, au vermoûlu d'une élégance passée.

Le parvis de l'église regarde le monument aux morts dont la plaque commémorative compte presque autant de noms que le village d'habitations. Un de mes ancêtres est peut-être gravé dans le fer, tombé au champ d'honneur. Je ne lis que deux patronymes distincts parmi la quinzaine d'inscriptions : Rizzi et Santi. Comme si deux familles, seulement, vivaient dans ce patelin.

Sur la place, devant l'église, un ballet de berlines et de personnages en habits de cérémonie. Des conversations à voix basse, des accolades. Les hommes et les femmes en noir, la bruine, les nuages. Papparazzi accueille chaque visiteur et s'entretient avec le prêtre. Je reste avec mes gardes. Lentar porte une casquette de baseball mal assortie à son imperméable.

L'office est à mourir. Je ne parle pas italien. J'ai mal au ventre. Je m'emmerde. Mon père est mort. Je regarde les visages dans l'église. Des

hommes glacés et les femmes nichées dans leur ombre.

Paparazzi me glisse des noms à l'oreille pendant qu'ils me saluent devant la tombe de mon père. Je suis la seule famille. Les étreintes sont humides et rudes, sans chaleur. La brume pousse le cimetière dans le Moyen-Âge. Derrière moi, Lentar maintient un parapluie ouvert.

7

À une certaine époque les architectes dessinaient des buildings recouverts de surfaces vitrées. Les immeubles scintillaient dès qu'il y avait un rayon de soleil, le verre renvoyait à la ville des images mates et gondolées. Peut-être qu'il s'agissait d'une époque optimiste, faire entrer la lumière dans les multinationales et dans les banques. Jimmy Hendrix, les partouzes, un vent d'espoir soufflait.

J'entre dans un cube en béton armé dont les fenêtres ressemblent à des meurtrières. Épuration des lignes, formes simples, minimalisme. De grands formats découpent les murs blancs. C'est ce que je regarde pendant le conseil d'administration des affaires de mon père. La salle rectangulaire, la table noire rectangulaire, les chaises grises et rectangulaires et donc les grands formats, sombres et rectangulaires.

Nous siégeons à Milan et tous s'expriment en italien. Paparazzi et les types autour de table déroulent de longues suites de mots d'un ton égal. J'écoute le bruit des touches sur les ordinateurs portables, les voix monocordes. Pas de femme parmi nous, des hommes plutôt âgés, raidis dans leur costume. Hot, attend derrière la porte, avec Lentar.

Riche ou pas riche les choses prennent leur temps et se décident sans moi. La société, les systèmes socio-sanitaires, la vie en générale. Les néons défilent au-dessus de ma tête comme si j'étais emmené sur un chariot d'hôpital. Etendu sur le dos, je regarde le plafond et le trajet ne mène nulle part.

J'y pense et ça m'angoisse dans la voiture qui nous ramène à Cusino. Vers la maison vide -quelques matelas, des sanitaires et une cuisine équipée- dans laquelle nous nous sommes provisoirement installés. Une maison vide alors que je suis fortuné. La pluie continue de tomber, la route devient sinueuse dès que nous entamons la montagne.

Plusieurs rafales de balles percutent le blindage de la *Porche*. Un pneu éclate et notre voiture dérape brusquement sur le bas-côté, vers le précipice, heurtant la rambarde de sécurité. Et un nouveau déluge de projectiles martyrise la carrosserie. Une vitre explose, le reste semble tenir bon. Nous sommes immobilisés sur la route. Je n'entends plus le bruit du moteur. Les détonations pètent de partout, assourdissantes. Je suis tétanisé. Je n'ai pas peur, non, je ne me rends pas compte de la situation. Je suis pris de vitesse. Je ne vois rien sauf des étincelles et du sang écarlate sur mes mains. Un corps s'affale sur moi, inanimé. Devant notre capot défoncé, un feu nourri. La tôle crépite comme du pop-corn dans une marmite. Où sont nos agresseurs ? On m'agrippe, la fille, Hot, me tire dehors. Je vois des bouts de ciel, du feu, des morceaux de goudron. Je ne sens rien : l'adrénaline Et je cours vers le précipice. Je plonge dans la végétation accrochant la pente. Je dévale, je me stabilise, me plaque au sol. Plus haut, une explosion retentit, forte, un nuage de fumée noire monte vers le ciel en traversant la pluie.

8

Il pleut des gourdins sur ma tête. Des pièges à loups me mordent le cul. Mon sang part en effervescence comme un *Efferalgan* dans un verre d'eau. Je me sens totalement frénétique. Une grosse montée de patate. L'incandescence de l'action et les poudres sniffées, les cachetons, les pilules, les cailloux, les fumées, les buvards et toutes les autres substances plus ou moins solides qui me sont passées dedans depuis toutes ces années se réactivent. Aujourd'hui, le monde entier s'est donné rendez-vous pour une *surprise-party*. Une remontée de produits psychoactifs postérieure à l'épisode de consommation : on appelle ça un *flashback*. La lave enfouie jaillit du fond des mers. Mon épiderme vire au rouge vif, mes yeux sortent de la boîte et mes pommettes se tendent comme des ballons. Le présent, le passé et l'envie de devenir fusionnent dans un fracas cosmique. Je suis supersonique.

Je me relève, toujours aussi petit. Je m'appelle Small. Je fonce, gravis la pente, enjambe la rambarde et reviens sur la route. Des balles sifflantes, une masse de fumée condensée et des flammes rouges : la carcasse du 4x4 et au milieu de la fournaise, Lentar Dior, insensible au feu, nu, deux cornes courtes émergeant sur son front. Un air de démente, je vois le diable. Côté sommet, la montagne brûle aussi. Je crois que des types hurlent. J'entends que d'autres types mitraillent. Je hurle moi aussi, à m'en briser les cordes vocales. Je ramasse des pierres et je les jette au hasard. C'est la putain de guerre et maintenant je pète mon putain de plomb ! Lentar nettoie la zone de provenance supposée des tirs en propulsant des flammes avec la bouche. Il crache du feu bon Dieu de merde ! Il bombarde au napalm comme un avion

américain survolant le Viêt-Nam. Ni la pluie ni personne n'y peuvent rien. Tout se consume. Un mur de feu nous regarde. Je saute en l'air, je continue à envoyer des pierres et puis je crois que les tirs cessent. Le calme revient et Hot réapparaît sur la route. Sa silhouette atomique émergeant, divine et sexuelle, parmi les flammes de l'incendie.

Le cadavre carbonisé de Papparazzi gît parmi les restes du 4X4. Nous l'abandonnons là, derrière nous.

- 04 avant VP

Après dix heures de vol, le Boeing descend enfin sur Manaus. Nuit noire. Hot peut se pencher sur le hublot elle ne verra pas l'Amazonie ce soir. Lentar a commandé un whisky. Moi aussi. Papparazzi avait donné des instructions à mes deux gardes du corps, des billets d'avion, une adresse au Brésil avec le nom d'un type à contacter. Le vent peut bien me porter où il veut tant que je songe au trésor.

Ont participé à ce numéro :

Thomas Spok

Thomas Spok mène une fausse vie de bohème entre pays de cocagne et jeu de dupes. Il passe le plus clair de son temps à broyer du noir et à rire sous cape, parfois simultanément.

Il a jusqu'ici publié des contes dans les *webrevues* du *Cahier du Baratin de la Compagnie du Pausilippe*, une nouvelle dans la *webrevue Univers IX d'OutreMonde*, un texte bref dans la *webrevue Vanille Givrée*, une nouvelle dans le fanzine *Pénombres n°3* du projet *Transition*, ainsi qu'un texte poétique dans l'ouvrage collectif *Respondance*, coédition ENBA Lyon et ENS Lyon. Prochainement, une nouvelle sera publiée dans la revue *Katapulte* et deux autres dans les *webrevues des Songes du Crépuscule* et *Mots et Légendes*.

KoaXK

«Aexequo, alias Koax-Koax, alias tout un tas d'autres pseudonymes, tous venus d'une période où je graffais énormément dans ma région natale. Arrivé par hasard, mais aussi par oisiveté, à l'écriture sur le web en commençant par le site : <http://zone.apinc.org/>, je cherche avant tout la *punchline*, celle qui laisse un goût de ferraille dans la bouche, mais aussi et surtout à me faire de l'argent facile, si d'aventure mes textes venaient à rencontrer du succès; aussi, s'il vous plaît bonnes gens, envoyez moi vos dons ! Investissez dans Koax ! Vous ne serez pas déçus (ni autre chose d'ailleurs) !»

Anne Bourrel

Anne Bourrel est née à Carcassonne. Elle a fait des études de lettres à Montpellier et à Twickenham. Après une brève carrière dans l'enseignement britannique et un passage éclair dans le domaine des ressources humaines, elle s'est installée à Montpellier où elle se consacre surtout à l'écriture, sous toutes ses formes.

« J'écris. Des pièces de théâtre, des textes courts, des longs. Je raconte des histoires. Dans le tunnel des mots, je cherche des entrées, des passages, des avancées. L'écriture est une route que j'ai choisie pour avancer en glissant. Ecrire, c'est glisser. »

Dernières publication : *Pare-brise, Le Ventre et l'œil* 2011/*Le Roman de Laïd, Acoria* 2008

Cécile Alix

Un bien grand mot ! Études de lettres classiques et modernes. Principale activité, hormis la réécriture pour les veinards qui publient et n'aiment pas écrire : les cours de théâtre en milieux scolaires et surtout, surtout, l'écriture trimestrielle de textes à jouer, pièces et autres bagatelles pour talentueux jeunes brûleurs de planches !

Rebecca Bluseinstein

«Rebecca Bluseinstein est la personne qui prétend écrire mes textes. Je jette des mots à la volée, elle me les vole. Je m'en moque, j'écris juste pour savoir à quoi je pense et puis j'oublie !»

Mathieu Diebler

Mathieu Diebler a 32 ans, il vit et travaille à Paris. Il a reçu le *Prix Technikart* 2010 pour son premier roman, *La vive allure*, et achève cet automne son second, *Des bêtes en voyage* et son troisième, un roman noir, *Leur sang, le nôtre*. Diebler écrit nouvelles (*Offrandes* in *Si la vie est cadeau*, recueil collectif sorti en 11/2010, *Max Milo* Editions), textes courts (*La cavale* in *Revue du Zaporogue* n°9, sortie 01/2011), poèmes et feuilletons radiophoniques (*Radio Nova*) depuis 2002. Il est également scénariste (*Chien errant*, de P. Sennequier, 2008, *Prix Qualité* du C.N.C.) et travaille actuellement au développement d'un long-métrage de fiction avec le producteur Ph. Heumann. Il est enfin co-fondateur du Cercle Pan!

Marlène Tissot

Marlene Tissot est née par accident, vit dans la Drôme, dort très mal, écoute beaucoup de musique, ne comprend pas grand-chose à la vie. Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, pour colmater les brèches, remplir les blancs, colorier les images...

Elle est l'auteur de *Celui qui préférerait respirer le parfum des fleurs* aux éditions de *La Vachette Alternative*, un booklet poétique hommage à Elliott Smith (<http://lavachettealternative.blogspot.com/>)

ainsi que d'un recueil intitulé *Nos parcelles de terrain très très vague* paru aux éditions *Asphodèle* en novembre 2010 (<http://asphodele-edition.pagesperso-orange.fr/index%202b.html>).

Ses nouvelles et poèmes paraissent régulièrement en revue depuis une dizaine d'années. <http://monnuage.free.fr>

Sylvain Kornowski

«Quand tu nais du Sphinx d'Auschwitz, tu as, en gros, deux choix : oublier ou transmettre. Deux névroses. J'ai choisi les deux : je transmets de l'oubli qui transmet, j'écris des fictions, des non-lieux d'oubli et d'aliénation, des romans, des nouvelles.

À ce jour, trois de mes romans ont été publiés : *Les guerriers au repos* – ou la résistance toute relative de l'amitié virile après l'arrivée d'une belle, très belle femme. Disent les femmes – ou comment un homme qui rompt avec féminité une relation rompt aussi avec beaucoup de codes. *Télépathie* – un homme découvre son don de la télépathie au même moment qu'il découvre qu'une organisation secrète de télépathes l'attendait pour mener à bien un projet mystérieux).

Tous mes romans sont disponibles sur *Amazon*, *Alapage*, ou *Manuscrit.com*. J'achève la rédaction de mon 4ème roman, qui n'a pas encore cherché de maison d'édition.»

Lemon A

Né en 1973 sur Terre, ethno-sociologue spécialiste des usages de drogues en contexte festif, voyageur sur les cinq continents, DJ, professeur de géopolitique, cueilleur de cerises, chargé de communication, chargé de production, chargé de projet, chargé de mission, chargé tout court, électron libre, distributeur de tracts, passeur de questionnaires, agent d'embarquement, coordinateur terrain, agent d'accueil, chômeur, rmiste, rêveur, raver et e-writer.

Actu : « Les disques tournent en boucle », in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*. Juin 2010 - « Kaléidoscope », in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Librairie Moustache et Trottinette

5, rue Jules Latreille, 34 000 Montpellier

<http://www.facebook.com/moustache.et.trottinette>

Fulgures

<http://www.fulgures.com>

Collectif des 12 Singes

<http://Collectif12Singes.over-blog.com/>

NatYot

www.myspace.com/slamerotique

Ritta Baddoura

www.myspace.com/rittabaddoura

Le Chat Rouge

www.lechatrouge.net

Au Diable Vauvert

www.audiable.com

Les Muses à tremplin

<http://lesmusesatremplin.blogspot.com/>

L'exquise Nouvelle

www.impossible-dictionnaire.com

Thierry Crouzet

<http://blog.tcrouzet.com>

Lapinchien

<http://zone.apinc.org/articles/530.html>

Piéton

www.myspace.com/486256079

Revue Black Mamba

www.blackmamba.fr/

Lâche les Mots

www.lachelesmots.com

Al Sticking

www.myspace.com/alaclairefontaine

Adrilevrai

www.adrilevrai.com/

Swäi

www.myspace.com/nuswai

Gil Non

www.myspace.com/gilnonchantemarcna

Marc Na

www.myspace.com/totallocalpoeticclub

Compagnie la Mentira

www.ciedelamentira.com

Anne Bourrel

www.ecrivainpop.over-blog.org

Librairie Sauramps

www.sauramps.com

Merci à :

Pascal Nyiri, Les Voix de Garage, Cie Niprosac-Nilexomil,
Géraldine Pigault, Thibaud Delavigne, Stéphane Page
Pascale, Géraldine, Kshoo, Elif, Gaby, Anne, Kraps, Ludo, Yanik
Lô, Nat, Valentine, Laurent Rodz, Adrien
Rose, Boutiques G Star et Ethnic

• • •

Rendez-vous ce printemps pour le numéro 3



Souvenez-vous que chez Squeeze, l'**appel à textes** est permanent.

Les auteurs se soumettront à l'exercice de textes à contraintes.

Pour le **numéro 3**, la date limite d'envoi pour la publication est fixée au **1er mars 2011**.
ATTENTION, PARALLELEMENT AUX RUBRIQUES A CONTRAINTES, CE NUMERO 3 FAIT L'OBJET
D'UN THEME SPECIFIQUE.

LE THEME EST : «DROGUE(S) ET USAGE(S) DE DROGUE(S)».

(Lequel doit impérativement être traité, quelle que soit la rubrique choisie).

Les auteurs peuvent proposer plusieurs textes et participer à une ou plusieurs rubriques.

Un seul texte sera publié par rubrique.

Envoyez vos textes en format word, openoffice ou rtf à l'adresse suivante :

larevue.squeeze@gmail.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi



Directeur de publication : Lemon A

Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.

Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Céline C., Miguel L., Renaud V.

Identité graphique : Darsanha

Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

2011 © Les auteurs et Squeeze